L'Esprit Indomptable

Écrits d'un maître de zen à un maître de sabre

Takuan Sōhō

traduction de William Scott Wilson
et Josette Nickels-Grolier



不動智神妙録 沢庵宗彭



BUDO
Éditions

L'ESPRIT
INDOMPTABLE

L'ESPRIT INDOMPTABLE

Écrits d'un maître de zen
à un maître de sabre

Takuan Sōhō

Traduit du japonais par
William Scott Wilson

Version française de
Josette Nickels-Grolier

BUDO ÉDITIONS
77123 Noisy-sur-École, France

Première édition, juin 2001
Deuxième édition, avril 2004
Troisième édition, juillet 2007
Quatrième édition, mars 2013

Directeur de collection : Thierry Plée — *Textes :* Sōhō Takuan — *Traduction japonaise originale :* William Scott Wilson — *Traduction fançaise :* Josette Nickels-Grolier — *Correcteur :* Marie-Françoise Tessier — *Conception :* Spirit of the Wind — *Photogravure :* Éditions de l'Éveil — *Imprimerie et brochage :* Sepec.

1-2000-NIL-06/01—2-2000-NIL-04/04—3-2000-NIL-07/07—4-1500-S-03/13

édition papier ISBN 978-2-908580-87-7
édition numérique ISBN 978-2-84617-506-7

Je dédie ce livre à
Gary Miller Haskins

— William Scott Wilson

AU SUJET DES AUTEURS

TAKUAN Sōhō (1573-1645) était un prélat de la secte zen Rinzai, bien connu pour sa force de caractère et sa plume acerbe ; il fut aussi maître dans l'art du jardin, poète, maître de thé, auteur prolifique et la clef de voûte de la peinture et de la calligraphie zen. Il commença la pratique religieuse dès l'âge de dix ans, puis entra dans la secte zen Rinzai à l'âge de quatorze ans. À trente-cinq ans, il fut nommé supérieur du Daitokuji, un temple zen important de Kyoto. À la suite d'un désaccord sur l'attribution des charges ecclésiastiques, il fut banni par le deuxième shogun Tokugawa, exilé en 1629 vers une province éloignée du nord. Ayant bénéficié d'une amnistie générale à la mort du shogun, il reprit pied dans le monde trois ans plus tard pour devenir, entre autres choses, confident du troisième shogun Tokugawa.

Le traducteur de cette œuvre, William Scott WILSON obtint son bac au collège de Dartmouth, poursuivit ses études à l'Institut des langues étrangères de Monterey où il obtint une licence de japonais, il prépara enfin un doctorat de littérature japonaise à l'université de Washington. Il commença à s'intéresser au Japon en 1966 à la suite d'une expédition en kayak sur les côtes japonaises qui l'amena du port de Sasebo, sur la côte ouest, à Tokyo, sur la côte est. Il vécut quelques années plus tard dans le village de potiers de Bizen. Bientôt, il obtint une autorisation spéciale pour étudier à l'université de la préfecture de Aichi. De retour à Seattle, il travailla comme conseiller au Consulat général du Japon. Il vit maintenant dans sa Floride natale.

On peut citer parmi ses plus remarquables traductions *Hagakure : The book of the Samurai* (le livre du samouraï) et *The roots of Wisdom : Saikontan* (les racines de la sagesse).

PRÉFACE

Le sabre, que nous avons tendance en Occident à placer au même rang que le soc de charrue, est le sujet central des trois essais présentés ici avec les techniques et l'esprit qui président à un usage correct. Les essais, qui pour deux d'entre eux sont des lettres adressées à des maîtres de sabre, ont été écrits par un moine zen, Takuan Sōhō, dont les vœux le destinaient à l'édification et au salut de toutes les créatures vivantes. De prime abord, il peut sembler difficile à concevoir par des lecteurs occidentaux, ce que pouvaient avoir de commun un prêtre bouddhiste et un instrument de destruction et plus encore ce qui pouvait le pousser à donner des conseils quant aux moyens de devenir toujours plus fort.

Le sabre et l'esprit ont depuis fort longtemps été étroitement associés par les Japonais. Dans l'histoire et la mythologie, le sabre a toujours été présenté comme un instrument de vie et de mort, de pureté et d'honneur, d'autorité et même de divinité. Historiquement, c'est la possession du sabre en fer qui permit aux migrants venus du continent asiatique de prendre possession des îles de l'archipel nippon au cours des IIe et IIIe siècles apr. J.-C. Le succès de ces conquêtes fit du sabre un objet de vénération autant que de victoire. Pour la mythologie, c'est le sabre trouvé au cœur du Yamata no Orochi, un serpent dragon tué par le dieu des tempêtes, qui devint l'un des trois insignes impériaux, symboles de pouvoir et de pureté, vénérés par les Japonais depuis plus de deux millénaires. D'un point de vue plus pragmatique, c'est la classe des samouraïs arborant le sabre d'un côté et trouvant son

inspiration dans la spiritualité de l'autre qui dicta nombre des valeurs qui font autorité encore aujourd'hui dans le pays.

Cette association ne fut pas altérée, au siècle dernier, par l'obligation faite aux samouraïs de se consacrer à d'autres occupations. Aujourd'hui encore, au Japon, le forgeage exceptionnel d'une nouvelle lame de sabre se déroule dans une atmosphère hautement spirituelle. Le travail est précédé de prières et de rites de purification destinés à se concilier les divinités, les officiants sont habillés de robes de cérémonie et doivent garder un esprit révérenciel. Le détenteur d'un sabre doit se gratifier de sa bonne fortune en faisant preuve de respect, et, il est vrai que, lorsque les hommes d'affaires japonais trouvent un moment de tranquillité, ils aiment à se retirer dans leur maison pour déballer et sortir leur sabre de son fourreau, procédant au saupoudrage de la lame afin d'éviter qu'elle ne s'oxyde. Cela est considéré comme un exercice de méditation et non comme l'admiration futile d'une œuvre d'art.

Ces essais sont centrés autour de trois thèmes : le sabre, l'exercice spirituel et l'indomptabilité de l'esprit. Avec effort et patience, l'auteur nous rappelle qu'ils ne doivent plus faire qu'un. Nous devons pratiquer et pratiquer encore avec tout ce qui nous tombe sous la main, jusqu'à ce que les ennemis, qui ne sont autres que notre propre colère, hésitation ou envie, soient éliminés par la célérité et la précision de la coupe du sabre.

Il existe plusieurs éditions japonaises des écrits inclus ici, qui ne se démarquent par aucune différence notoire. Pour ces traductions, je me suis attaché aux textes donnés dans le *Nihon no Zen Goroku (Vol.13)* qui fait référence aux textes trouvés dans le *Takuan Oshō Zenshū*, publié par le Takuan Oshō Zenshū Kanko Kai.

Ma reconnaissance et mes remerciements sincères vont à madame Agnès Youngblood pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la traduction de textes pour lesquels je me trouvais confronté à d'insurmontables

difficultés ; à John Siscoe pour ses encouragements et ses suggestions, et aux professeurs Jay Rubin et Teruko Chin de l'université de Washington qui m'ont aidé à rassembler les matériaux qui servent d'arrière-plan à cet ouvrage.

Toute erreur et toutes les erreurs me sont imputables.

INTRODUCTION

Takuan Sōhō était un moine zen, calligraphe, peintre, poète, maître de l'art du jardin et de l'art du thé, et, peut-être, inventeur d'un condiment qui aujourd'hui encore porte son nom. Ses écrits sont innombrables (l'ensemble représente quelque six volumes) et sont toujours une source d'inspiration qui guide la conduite des Japonais contemporains, comme ils l'ont été au cours des quatre siècles passés. Conseiller et confident des plus grands comme des plus humbles, il semble avoir pénétré librement dans presque toutes les strates de la société, faisant profiter de ses enseignements le shogun, mais aussi l'empereur, et, si l'on en croit la légende, se faisant connaître comme ami et professeur du samouraï et artiste, Miyamoto Musashi. Il semble être resté indifférent à la gloire et à la popularité ; c'est ainsi qu'à l'approche de la mort, il demanda à ses disciples : « Enterrez mon corps dans la montagne, derrière le temple, couvrez-le de détritus et rentrez chez vous. Ne lisez pas de *sutra,* n'organisez pas de cérémonie. Ne recevez pas de cadeaux des moines, ni des laïques. Laissez les moines porter leur robe ordinaire, mangez comme à l'accoutumée et continuez à vivre normalement. » Alors que la fin approchait, il écrivit l'idéogramme chinois *yume* (« rêve »), posa son pinceau et s'éteignit.

Takuan était né en 1573 dans le village de Izushi au cœur de la province de Tajima, une région montagneuse couverte d'une neige profonde et enveloppée de brouillard. Izushi est un village assez ancien pour qu'il en soit fait référence dans les deux ouvrages relatant l'histoire naissante du Japon, le *Kojiki* (712 apr. J.-C.), et le *Nihon-gi* (720 apr. J.-C.).

La campagne environnante est parsemée de vestiges préhistoriques, de tumulus et de fragments de poteries de la haute antiquité. Bien que né au sein d'une famille de samouraïs du clan Miura, alors même que culminaient 150 années de guerre civile, Takuan entra au monastère dès l'âge de dix ans pour étudier le bouddhisme de la secte Jōdo, puis rejoignit la secte zen Rinzai à quatorze ans. Il devint supérieur du Daitokuji, le principal temple zen de Kyoto, à trente-cinq ans, ce qui était un fait sans précédent.

En 1629, Takuan se trouva impliqué dans ce qui fut appelé « l'affaire de la robe pourpre. » Il s'opposa à la décision du shogun d'annuler le droit, jusqu'alors réservé à l'empereur, de nommer les ecclésiastiques de haut rang et de leur accorder des charges. À la suite de cette prise de position, il fut exilé dans l'arrière-pays, au nord, une région qui est devenue aujourd'hui la préfecture de Yamagata, où il écrivit le dernier des trois essais présentés dans ce volume. À la mort du shogun, il bénéficia de l'amnistie générale et rentra à Kyoto en 1632. Pendant les années qui suivirent, il devint l'ami et le maître de zen de l'empereur déchu mais toujours très influent, Go-Mizunoo, et fit une telle impression au nouveau shogun, Tokugawa Iemitsu, que ce dernier, avide de sa compagnie, l'obligea à se plier à l'injonction qui lui était faite de fonder le Tōkaiji, c'était en 1638. Et, alors même qu'il était l'ami du shogun et de l'empereur, il se garda éloigné, avec ténacité, des querelles politiques qui assombrissaient le shogunat et la maison du chrysanthème.

Il est dit que jusqu'à la fin de sa vie, Takuan demeura tel qu'en lui-même, indépendant, excentrique et quelques fois acerbe. Sa force et son angularité sont perceptibles dans sa calligraphie et sa peinture, mais aussi dans les essais proposés ici, et il serait intéressant de pouvoir, peut-être, avoir un aperçu du caractère de l'homme en dégustant un *takuanzuke*, un condiment fabriqué avec des radis japonais géants.

Sa vie peut se résumer par l'une de ses admonestations : « Si vous placez vos pas dans ceux du monde tel qu'en lui-même, vous vous

retournerez en chemin ; si vous ne voulez pas vous retourner, ne suivez pas le monde. »

Il est dit que le désir profond de Takuan était d'imprégner l'esprit zen dans tous les aspects de la vie pour lesquels il éprouvait de l'intérêt, comme la calligraphie, la poésie, le jardinage et les arts en général. Il en fit ainsi avec l'art du sabre. Contemporain des dernières violences engendrées par les guerres féodales, dont le point culminant fut sans nul doute la bataille de Sekigahara en 1600, Takuan était familiarisé non seulement avec la paix et la sublimité de l'artiste et du maître de thé, mais aussi avec la dualité – victoire-défaite – qui était le lot du guerrier et du général. Parmi ces derniers, il y eut des personnages aussi disparates que Ishida Mitsunari, un puissant général qui apporta son soutien à Toyotomi Hideyoshi ; Kuroda Nagamasa, un daimyo chrétien qui s'ingénia à la perte de Mitsunari ; et plus particulièrement, son ami Yagyū Munenori, chef de l'école de sabre Yagyū Shinkage et maître de deux générations de shoguns. De ces hommes et de ces temps tourmentés, Takuan ne faisait pas plus cas que des autres.

Des trois essais inclus dans la présente traduction, deux sont des lettres : *Fudōchishinmyōroku*, (le récit mystérieux de la sagesse immuable) destinée à Yagyū Munenori ; et *Taiaki* (annales du sabre Taia), lettre écrite à Munenori, peut-être, mais, plus vraisemblablement à Ono Tadaaki, chef de l'école de sabre Ittō, qui était l'un des instructeurs officiels de la famille du shogun et de ses proches. Les circonstances de leur écriture ne sont pas claires, pourtant, le franc conseil et l'admonestation des plus confucéennes donnés à Munenori à la fin du *Fudōchishinmyōroku* ajoutent une dimension tout aussi intéressante bien que quelque peu surprenante à cet ouvrage.

Dans leur ensemble, ces trois écrits s'adressent à la classe des samouraïs, et tous trois ont pour objet d'unifier l'esprit du zen à l'esprit du sabre. Le conseil donné mêle les aspects pratiques, techniques et philosophiques qui président à toute confrontation. Séparément et d'une manière plus générale, il est possible de dire que le

Fudōchishinmyōroku traite non seulement de la technique, mais aussi de la relation de l'individu avec son moi à l'instant de la confrontation, et des moyens qui lui sont donnés pour devenir un tout unifié. *Taiaki*, de son côté, aborde plus particulièrement les aspects psychologiques de la relation entre le moi et les autres. Au cœur de tout cela, *Reirōshū*, (le son clair des joyaux), s'attache à la nature même de l'être humain, comment un samouraï, un daimyo – ou tout autre individu qui serait concerné – peut comprendre la différence entre le bien et ce qui n'est qu'égoïsme, et percevoir la question fondamentale qui est de savoir quand et comment mourir.

Ces trois essais apportent à l'individu la connaissance de soi, qui deviendra à terme un art de vivre.

L'art du sabre en tant que simple expression de la technique, mais aussi le zen méditatif existent depuis longtemps au Japon, le zen s'étant fermement implanté dès la fin du XII[e] siècle. Avec Takuan, leur fusion est totale, et ce sont ses écrits et ses avis sur le sabre qui ont en priorité influencé l'évolution de l'art du sabre au Japon jusqu'à nos jours ; car c'est un art qui continue à être pratiqué avec ferveur et qui représente un spectre significatif de la perception japonaise du monde. En établissant clairement l'unité du zen et du sabre, Takuan a influencé les écrits de grands maîtres qui laissèrent une multitude de documents. Ces derniers continuent à être lus et leurs préceptes à être appliqués ; c'est le cas du *Heikō Kadensho* de Yagyū Munenori et du *Gorin no Sho* de Miyamoto Musashi. Le style de ces hommes varie, mais leurs conclusions s'imprègnent d'un haut niveau d'introspection et de compréhension, qu'elles soient exprimées en termes de « liberté et de spontanéité » par Musashi, ou « d'esprit ordinaire qui ne connaît aucune règle » par Munenori ou encore « d'esprit indomptable » par Takuan.

Pour Takuan, le point culminant n'était pas la mort et la destruction, mais l'édification et le salut. Le conflit, dans un esprit « sain », n'apporte pas seulement la vie, mais la rend plus fertile.

PREMIÈRE PARTIE



Fudōchishinmyōroku

Le récit mystérieux de la sagesse immuable

DU DÉSESPOIR DE DEMEURER DANS L'IGNORANCE

Le mot « ignorance » se rapporte à l'absence d'éveil, c'est-à-dire à l'illusion.

« Demeurer » fait référence au lieu permanent, le lieu où l'esprit s'arrête.

Dans la pratique bouddhique, il existe cinquante-deux états, et au cœur de chacun d'eux, un lieu où l'esprit s'arrête, appelé lieu permanent. Demeurer signifie alors « arrêt », et arrêt implique que l'esprit s'est laissé prendre par quelque chose, qui peut être n'importe quoi.

Pour rapprocher cela de votre art martial, lorsque vous prenez soudain conscience que le sabre descend pour frapper, la volonté de contrer le sabre dans l'instant, arrêtera votre esprit sur la position du sabre à cet instant particulier, vos mouvements ne pourront aboutir et votre adversaire réussira à vous pourfendre. Tel est le sens de l'arrêt.

Alors même que vous voyez le sabre descendre pour vous frapper, si votre esprit ne se laisse pas prendre et que vous percevez le rythme du sabre qui vous attaque, si vous ne pensez pas à frapper votre adversaire et qu'aucun jugement ou pensée ne vous traverse, si à l'instant où vous voyez le sabre descendre, votre esprit n'est en aucune manière prisonnier de quoi que ce soit et que vous avancez droit pour arracher le sabre des mains de votre ennemi, le sabre qui descendait pour vous frapper devient votre propre sabre, et, a contrario, le sabre qui frappe votre adversaire.

En zen, il est dit : « Attraper la lance et, inversement, transpercer l'homme qui était venu vous transpercer. » La lance est une arme. Le sens de tout ceci est que le sabre que vous avez arraché des mains de

votre adversaire est devenu le sabre qui l'a pourfendu. C'est ce que vous appelez, dans votre école, « le non-sabre. »

Que ce soit par la frappe de l'ennemi ou par votre propre coupe, que ce soit par l'homme qui frappe ou le sabre qui coupe, que ce soit par la position ou le rythme, si votre esprit se laisse distraire de quelque manière que ce soit, vos actions seront hésitantes, et vous courrez le risque d'être tué.

Si vous vous placez devant votre ennemi, votre esprit risque d'être attiré par lui. Votre esprit ne doit pas demeurer à l'intérieur de vous-même. Renforcer l'esprit à l'intérieur du corps ne doit se faire qu'aux premiers jours de l'entraînement alors que vous n'êtes encore qu'un débutant.

L'esprit peut être attiré par le sabre. Si votre esprit se laisse entraîner par le rythme du combat, il peut vite en devenir prisonnier. Si vous placez votre esprit dans votre sabre, il risque d'être pris par votre propre sabre. Si votre esprit s'arrête en l'un de ces lieux, vous n'êtes plus qu'une coquille vide. Vous avez certainement déjà vécu de telles situations. Il est possible de dire qu'elles s'appliquent parfaitement au bouddhisme.

Dans le bouddhisme, nous appelons « illusion » l'arrêt de l'esprit. C'est pourquoi nous parlons « du désespoir de demeurer dans l'ignorance. »

LA SAGESSE IMMUABLE DE TOUS LES BOUDDHAS

Immuable est synonyme ici de permanence.

Sagesse se rapporte à la sagesse de l'intelligence.

Bien que la sagesse soit dite immuable, cela ne signifie pas qu'il s'agisse d'une entité insensible, comme le sont le bois et la pierre. Elle

bouge comme l'esprit est susceptible de bouger : d'avant en arrière, vers la gauche, vers la droite, dans les dix directions et vers les huit points et c'est l'esprit qui ne s'arrête jamais qui est appelé sagesse immuable.

Fudō Myōō tient un sabre de la main droite et une corde dans la main gauche[1]. Il montre les dents et ses yeux étincellent de colère. Il se tient fermement campé, prêt à défaire les esprits malins qui barreraient le chemin de la loi bouddhique. Cela n'est pas réservé à une contrée particulière. Sa silhouette est celle d'un protecteur du bouddhisme, alors qu'il est l'incarnation de la sagesse immuable. C'est ainsi qu'il apparaît aux créatures vivantes.

Lorsqu'il voit son apparence, l'homme ordinaire prend peur et n'envisage pas de devenir l'ennemi du bouddhisme. L'homme qui est près de l'éveil comprend qu'il incarne la sagesse immuable et se libère de toutes les illusions. Car l'homme qui peut rendre apparente sa sagesse immuable et qui est capable de pratiquer physiquement ce *dharma* mental comme l'avait fait Fudō Myōō, ne permettra plus aux esprits malins de proliférer. Tel est le message de Fudō Myōō.

Ce qui est appelé « Fudō Myōō » est un esprit immuable et un corps inébranlable. Inébranlable signifie que rien ne retient.

Porter son regard sur quelque chose sans que l'esprit ne s'y arrête est dit faire preuve de sagesse immuable. C'est parce que l'esprit s'arrête sur quelque chose et qu'en lui s'imposent différents jugements qu'il se trouve prisonnier de mouvements divers. Lorsque ces mouvements cessent, l'esprit en s'arrêtant bouge, mais en fait ne bouge pas le moins du monde.

Si dix hommes, tous munis d'un sabre, se lancent sur vous pour vous pourfendre, et que vous parez chacun des sabres sans que votre esprit ne s'arrête sur chacune des actions, en passant de l'un à l'autre, vous

1. *Fudō Myōō* signifie littéralement « Roi de la sagesse immuable » (Skt Achala.) L'une des cinq divinités de la sagesse, dans le bouddhisme zen, il est considéré comme la manifestation de la véritable nature de toutes les créatures vivantes.

trouverez la réponse appropriée à l'attaque de chacun des dix hommes.

Alors que l'esprit agit dix fois contre dix hommes, s'il ne s'arrête pas, même sur un seul d'entre eux et que vous réagissez face à chacun d'eux, l'un après l'autre, est-ce que l'action correcte vous échappe ?

Mais si l'esprit s'arrête sur l'un d'eux, alors même que vous réussissez à parer son attaque, lorsque le suivant arrive, l'action appropriée vous aura définitivement échappé.

Si l'on considère Kannon aux mille bras, son corps possède mille bras. Si l'esprit s'arrête sur celui qui tient un arc, à quoi bon les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres [2]. C'est parce que l'esprit ne se laisse pas retenir en un seul lieu que tous les bras trouvent leur raison d'être.

Quant à Kannon, dans quel but mille bras sont-ils attachés à un seul corps ? Cette représentation existe pour montrer aux hommes que s'ils laissent aller leur sagesse immuable, même avec un corps qui possède mille bras, chacun d'entre eux aura son utilité.

Lorsque face à un arbre solitaire, votre regard se fixe sur une feuille rouge, vous ne pouvez voir toutes les autres. Lorsque le regard ne se pose sur aucune feuille en particulier, et que vous faites face à l'arbre sans que votre esprit ne s'encombre de pensées, le nombre de feuilles qui vous sont visibles est alors illimité. Mais si l'une d'entre elles retient votre attention, ce sera comme si les autres n'étaient pas là.

Celui qui comprend cela n'est pas différent de Kannon aux mille bras et aux mille yeux.

L'homme ordinaire croit simplement que Kannon est béni parce qu'il possède mille bras et mille yeux. L'homme inexpérimenté se demande comment il est possible de posséder mille yeux et pense que tout cela n'est que supercherie et se laisse bientôt aller à la calomnie. Mais maintenant, si l'homme essaie de mieux comprendre, il fait bientôt

2. Kannon, un Bodhisattva, divinité bouddhique de la miséricorde (Skt Avalokitesvara.) Représentée à l'origine comme étant d'essence masculine, ses trois représentations les plus communes lui attribuent maintenant mille yeux et mille bras.

preuve d'une croyance respectueuse fondée sur des principes et il n'a pas recours à la croyance naïve de l'homme ordinaire, ni à la calomnie de l'autre, il comprend qu'à travers Kannon, le bouddhisme ne fait que manifester ses principes.

Toutes les religions sont comme cela, c'est le cas en particulier du shintoïsme.

L'homme ordinaire ne s'attache qu'à l'aspect extérieur des choses. L'homme qui dénigre le bouddhisme est encore pire.

Telle religion ou telle autre, il en existe de toutes sortes, mais au plus profond de leurs principes, elles ont toutes la même et unique finalité.

Quoi qu'il en soit, lorsque l'homme pratique une discipline, il quitte un jour le domaine du débutant pour parvenir à la sagesse immuable, puis il revient en arrière pour retomber au niveau du débutant, le lieu permanent.

Il existe une raison à tout cela.

À nouveau, nous pouvons faire référence à votre art martial. Lorsque le débutant ne sait rien des postures du corps ou du positionnement du sabre, son esprit ne s'arrête en aucun point à l'intérieur de lui-même. Si un homme lui porte une attaque au sabre, il rencontre simplement le sabre sans que rien ne lui vienne à l'esprit.

Alors qu'il étudie différentes choses et qu'il apprend les diverses manières de se mettre en garde, comment tenir le sabre, sur quoi poser son esprit, ce dernier s'arrête en de nombreux lieux. Et s'il veut frapper un adversaire, il se sent extraordinairement mal à l'aise. Plus tard, alors que les jours s'ajoutent aux jours et que le temps passe, que s'enrichit sa pratique, ni les postures de corps ni les manières de tenir le sabre n'encombrent plus son esprit. Il est à nouveau comme au jour où il n'était qu'un simple débutant qui ne connaissait rien et avait tout à apprendre.

C'est en cela qu'il est possible de dire que le début est semblable à la fin, comme lorsque l'on compte de zéro à dix et que le premier et le dernier chiffres deviennent contigus.

Dans bien d'autres choses – les gammes en musique, par exemple, lorsque l'on passe de la note la plus basse à la note la plus haute – d'une gamme à l'autre, la plus basse et la plus haute sont contiguës[3].

Il est dit que le plus haut et le plus bas finissent par se ressembler. Lorsque vous pénétrez au cœur le plus profond du bouddhisme, vous êtes comme l'homme qui ne sait rien de Bouddha, ni de la loi bouddhique. Il ne possède aucun ornement, rien qui soit susceptible d'attirer l'attention des hommes.

L'ignorance et l'affliction du début, le lieu permanent et la sagesse immuable qui viennent plus tard ne font plus qu'un. L'intellect perd sa fonction et l'homme se retrouve Sans-Esprit-Sans-Pensée. S'il atteint cet état, les bras, les jambes et le corps savent ce qu'ils ont à faire, mais l'esprit n'y joue plus aucun rôle.

Le moine bouddhiste, Bukkoku, écrivait : [4]

« Bien que de toute évidence
Il ne puisse monter la garde
Dans les petits champs de montagne
L'épouvantail
N'est pas là en vain. »

Tout est ainsi.

En montagne, les épouvantails placés dans les champs prennent l'apparence d'hommes armés d'un arc et d'une flèche. Les oiseaux et les prédateurs s'éloignent en les apercevant. Bien que ce personnage ne possède pas de cerveau, si le cerf s'en effraie et fuit, il a rempli sa mission, il n'a pas été créé en vain.

---

3. Le texte fait ici référence aux noms des douze notes de la gamme utilisée en Chine et au Japon. En montant la gamme : *ichikotsu, tangin, hyōjō, shōzetsu, shimomu, sojō, fushō, tsujuseki, ban (dakei), banshiki, shinsen, kamimu*.

4. *Bukkoku Kokusi* (1256-1316).

Ceci est un exemple du comportement des hommes qui sont arrivés au point ultime de leur Voie. Tandis que les mains, les pieds et le corps agissent, l'esprit ne s'arrête en aucun lieu, et l'homme ne sait pas où il est. Lorsqu'il atteint l'état où il est Sans-Esprit-Sans-Pensée, l'homme est arrivé au niveau de l'épouvantail des champs de montagne.

De l'homme ordinaire qui n'a pas trouvé sa Voie, nous pouvons dire que dès le commencement il n'a fait preuve d'aucune sagesse et qu'il n'en aura jamais, quelles que soient les circonstances. La sagesse ultime, qui se trouve dissimulée dans le plus éloigné des lieux, ne lui appartiendra jamais. Enfin, celui qui, bien qu'inexpérimenté, prétend tout savoir laisse échapper la sagesse du sommet de son crâne et semble bien ridicule. Tel peut apparaître le décorum adopté par nos moines aujourd'hui et qui nous est un sujet de honte.

Il existe un entraînement basé sur le principe et un entraînement basé sur la technique.

Le principe, comme je l'ai expliqué précédemment, peut se résumer ainsi : lorsque vous arrivez, rien ne se remarque. C'est simplement comme si vous aviez renoncé à toute concentration. J'ai déjà largement débattu de tout ceci auparavant.

Si vous ne concentrez pas l'entraînement sur la technique, et ne faites qu'emplir votre cœur du principe, votre corps et vos mains ne fonctionneront pas. L'entraînement technique, si l'on s'en réfère à votre art martial, consiste à s'entraîner encore et encore jusqu'à ce que les cinq postures du corps n'en fassent plus qu'une.

Bien que vous connaissiez le principe, vous devez vous libérer totalement lorsque vous faites usage de la technique. Et bien que vous puissiez maîtriser parfaitement le maniement du sabre que vous portez, si vous n'êtes pas clair sur les principes les plus profonds, vous manquerez d'efficacité.

La technique et le principe sont comme les deux roues d'une charrette.

L'INTERVALLE QUI NE LAISSE PAS PASSER LE MOINDRE CHEVEU

Il existe une chose telle que l'intervalle qui ne laisse pas passer le moindre cheveu. Nous pouvons en débattre en relation avec votre art martial.

Un « intervalle » existe quand deux choses se superposent sans que même un cheveu puisse être glissé entre elles.

Lorsque vous applaudissez et, qu'au même moment, vous poussez un cri, l'intervalle entre le claquement de vos mains et le cri que vous poussez ne pourrait laisser passer un cheveu.

De la même manière, si l'esprit s'arrête sur le sabre qu'un homme brandit pour frapper, un intervalle se crée, dans lequel se perd votre propre action. Mais si dans l'intervalle entre la coupe de votre adversaire et votre propre action il n'est pas possible de glisser un cheveu, alors le sabre de votre adversaire et le vôtre ne font plus qu'un.

Nous retrouvons la même chose dans les discussions zen. En bouddhisme nous détestons cet arrêt, lorsque l'esprit s'attarde sur une chose ou une autre. Nous appelons cet arrêt « désespoir ».

Comme une balle emportée par le courant, nous respectons la pensée lorsqu'elle s'écoule sans s'arrêter un instant quel que soit l'endroit.

L'ACTION DE L'ÉTINCELLE ET DE LA PIERRE

Il existe une chose telle que l'action de l'étincelle et de la pierre. Elle rejoint la précédente. À peine avez-vous frappé la pierre que la lumière jaillit. Puisque la lumière jaillit dès que vous frappez la pierre, il n'y a ni

intervalle, ni interstice. Cela signifie également qu'aucun intervalle ne pourrait arrêter la pensée.

Ce serait une erreur de croire qu'il ne s'agit là que de célérité. Au contraire, cela ne fait que souligner le fait que rien ne devrait retenir la pensée, et que même lorsque l'on possède la vitesse, il est essentiel de ne pas arrêter la pensée. Lorsque l'esprit s'arrête, l'ennemi s'en empare. De plus, si l'esprit s'enorgueillit de sa célérité, en entrant trop vite en action, il reste prisonnier de son propre orgueil.

Parmi les poèmes de Saigyō, attachons-nous à celui-ci :

« Il semble que l'on ne parle de vous
Que comme un homme qui déteste le monde.
Laissez-moi espérer
Que votre esprit ne reste pas prisonnier
De cette demeure éphémère. »

Il dédie ce poème à une courtisane de Eguchi[5].

Si l'on considère maintenant la dernière partie de la strophe, « laissez-moi espérer/que votre esprit ne reste pas prisonnier... », elle met le doigt sur l'essence même des arts martiaux. Il est essentiel que l'esprit ne soit pas retenu prisonnier.

Dans le zen, si l'on vous demande : « Qu'est-ce que Bouddha ? » brandir un poing fermé devrait être l'unique réponse. Si l'on vous demande : « Quelle est l'ultime signification de la loi bouddhique ? » avant même que les mots ne s'évanouissent, la réponse devrait être : « Une branche de prunier en fleurs » ou « le cyprès du jardin. »

Il ne s'agit pas là de choisir une bonne ou une mauvaise réponse.

5. Saigyō (1118-90) : Moine shingon de la fin de la période Heian, poète prestigieux bien connu pour ses longues errances. *Eguchi* était situé au cœur de l'actuelle ville d'Osaka. Il est dit que Saigyō, alors qu'il s'arrêtait en ces lieux pour chercher un logement pour la nuit, se fit souffler cette réplique par une courtisane.

Nous respectons l'esprit qui ne s'arrête pas. Les couleurs, ni même les odeurs ne peuvent faire bouger l'esprit qui ne s'arrête pas.

Alors même que la représentation de cet esprit impassible est révérée comme un dieu, respectée comme un bouddha et appelée esprit du zen ou ultime signification, lorsque l'homme réfléchit puis parle enfin, bien que les paroles qu'il prononce soient souvent des mots d'or ou des poèmes mystérieux, elles ne font qu'exprimer le désespoir de demeurer dans le lieu permanent.

N'est-il pas possible de dire que l'action de la pierre et de l'étincelle est aussi rapide que l'éclair ?

L'homme qui, interpellé, répond « oui » dans l'instant fait preuve de sagesse immuable. Lorsque l'homme interrogé hésite sur la raison et le pourquoi de la question, il exprime le désespoir de demeurer dans le lieu permanent.

L'esprit qui s'arrête ou qui se débat dans la confusion – au désespoir de demeurer dans le lieu permanent, n'est autre que l'esprit de l'homme ordinaire. Répondre dans l'instant à l'interrogation appartient à la sagesse de tous les Bouddhas.

Le Bouddha et les créatures sensibles ne sont pas dissociés. Un tel esprit est appelé Dieu ou Bouddha.

Bien qu'il existe plusieurs voies – la voie des dieux, la voie de la poésie, la voie de Confucius – elles partagent toutes la clarté de cet esprit unique.

Lorsque les mots tentent d'expliquer l'esprit, il est souvent dit que « tous les hommes possèdent cet esprit » ou que « les bons et les mauvais moments, le matin et le soir sont le fait du *karma* » ou que « si l'homme quitte sa maison ou conduit son pays à la ruine, ce n'est que le reflet de sa personnalité, car le bon ou le mauvais dépend de l'esprit de l'homme. » Si les hommes savaient ce qu'est cet esprit, ils seraient dans la confusion la plus totale à moins que l'esprit ne leur soit révélé par un guide spirituel.

Dans ce monde, il est certainement des hommes qui ne connaissent pas l'esprit. Il est également évident qu'il existe des hommes qui comprennent, aussi rare que cela puisse être. Bien qu'à l'occasion des hommes comprennent, il est peu d'occasions où ils agissent en conséquence ; et, bien qu'ils sachent expliquer l'esprit, il est douteux qu'ils le comprennent véritablement.

Il est possible d'expliquer l'eau, mais la bouche n'en est pas pour autant humide. Il est possible d'exprimer clairement la nature du feu, mais la bouche ne brûle pas.

Avant d'avoir réellement touché l'eau et le feu, il n'est pas possible de les connaître. Même si l'on s'attache à expliquer un livre, cela ne veut pas dire qu'il sera compris. Il est possible d'expliquer précisément ce qu'est la nourriture, mais cela ne permet pas d'exprimer ce qu'est la faim.

La compréhension ne peut venir du savoir des autres.

Dans ce monde, il y a des bouddhistes et des confucianistes qui s'attachent à expliquer l'esprit, mais leurs actions ne sont pas en adéquation avec leurs explications. L'esprit de ces hommes n'est pas totalement éclairé. Lorsque les hommes ne sont pas parfaitement clairs quant à leur propre esprit, ils n'ont pas atteint la compréhension.

Beaucoup de ceux qui étudient ne comprennent pas l'esprit, mais ce n'est pas un problème de nombre. Aucun d'eux ne possède le bon état d'esprit. Il est possible de dire que l'illumination dépend de l'intensité des efforts consentis.

OÙ CHACUN PLACE L'ESPRIT

Nous disons que :

Si l'homme place son esprit dans l'action du corps de son adversaire, son esprit sera prisonnier de l'action du corps de son adversaire[6].

S'il place son esprit dans le sabre de son adversaire, son esprit sera prisonnier de ce sabre.

S'il place son esprit dans les pensées qui guident l'intention de frapper de son adversaire, son esprit sera prisonnier des pensées qui guident l'intention de frapper de son adversaire.

S'il place son esprit dans son propre sabre, son esprit sera prisonnier de son propre sabre.

S'il place son esprit dans sa propre intention de ne pas être frappé, son esprit sera prisonnier de son intention de ne pas être frappé.

S'il place son esprit dans la garde de l'autre homme, son esprit sera prisonnier de la garde de l'autre homme.

Cela signifie simplement qu'il n'existe nul endroit où placer l'esprit.

Un certain homme dit un jour : « Quel que soit l'endroit où je place mon esprit, mes intentions sont tenues en échec à l'endroit même où mon esprit s'arrête, et je suis battu par mon adversaire. C'est pour cette raison que je place mon esprit juste au-dessous de mon nombril et ne le laisse par divaguer[7]. Ainsi je peux agir en accord avec les actions de mon adversaire. »

Cela peut sembler raisonnable. Mais du point de vue supérieur du bouddhisme, placer l'esprit juste au-dessous du nombril en l'empêchant de se déplacer est la preuve d'un faible niveau de compréhension et non d'un niveau élevé. Ce niveau est celui de la discipline et de la pratique, le niveau du sérieux. Ou comme le disait Mencius, « chercher l'esprit perdu. »[8] Ce n'est toujours pas le niveau supérieur. Il a le sens de

6. (page précédente) Il devrait être clair maintenant qu'il est possible d'utiliser dans le texte « se concentrer sur » en lieu et place de « placer l'esprit sur ». Le concept de « se concentrer sur » limite cependant le sens de ce que l'auteur souhaitait exprimer dans le texte d'origine. Les deux idées doivent toujours demeurer à l'esprit.

7. Le *tanden*, un point situé trois doigts au-dessous du nombril, est considéré par certains taoïstes comme l'endroit idéal où devrait reposer l'esprit. Ce point est très proche du centre de gravité du corps et il y est souvent fait référence dans la littérature consacrée aux arts martiaux.

sérieux. Quant à « l'esprit perdu, » j'en ai déjà parlé en maintes occasions, il vous suffit de vous reporter à ces écrits.

Si vous pensez à placer votre esprit sous le nombril pour l'empêcher d'errer, votre esprit sera prisonnier de l'esprit qui échafaude ce plan. Vous n'aurez pas la possibilité d'aller de l'avant et vous ne serez absolument plus libre.

Cela amène à la question suivante : « Si le fait de placer mon esprit sous le nombril me fait perdre toute possibilité de fonctionner et toute liberté, à quoi bon. Mais alors, dans quelle partie de mon corps dois-je placer mon esprit ? »

Je réponds à ceci : « Si vous le placez dans votre main droite, il sera prisonnier de la main droite et il fera défaut au reste du corps. Si vous placez votre esprit dans votre œil, il sera prisonnier de votre œil et il fera défaut au reste du corps. Si vous placez votre esprit dans le pied droit, votre esprit sera prisonnier du pied droit et il fera défaut au reste du corps.

Quel que soit l'endroit où vous le placez, si vous placez votre esprit dans un seul endroit, il fera défaut au reste du corps. »

« Bon, alors, où doit-on placer l'esprit ? »

À ceci, je réponds : « Si vous ne le placez dans aucun endroit particulier, il sera dans toutes les parties de votre corps et se prolongera partout à la fois. De cette manière, lorsqu'il atteindra la main, il exécutera les fonctions de la main. Lorsqu'il atteindra le pied, il

8. (ci-contre) Le concept de « sérieux », qui se traduit aussi par « révérence », signifiait pour les néo-confucianistes une attitude intérieure d'attention et de recueillement qui présidait aux efforts faits pour régler les problèmes. La recherche de cet état mental faisait également appel à une certaine forme de méditation. La citation est attribuée à Mencius (Livre IV, première partie, chapitre II) : Mencius disait : « La bonté humaine est l'esprit de l'homme. La rigueur est la voie de l'homme. Qu'il est triste de le voir abandonner cette voie et ne plus se reposer sur elle, de le voir perdre l'esprit et ne pas savoir comment le retrouver. Lorsque l'homme a perdu un coq ou un chien, il sait où le chercher, mais lorsqu'il perd son (propre) esprit, il ne sait plus comment le chercher. Le chemin de l'apprentissage n'est autre que celui qui permet de chercher l'esprit perdu ».

exécutera les fonctions du pied. Lorsqu'il atteindra l'œil, il exécutera les fonctions de l'œil.

Si vous décidez d'un endroit et que vous y placez l'esprit, il devient prisonnier de cet endroit et perd sa fonction. Lorsque l'homme pense, il est prisonnier de ses pensées.

Parce que c'est ainsi, laissez de côté pensées et discernement, jetez l'esprit hors du corps, ne l'arrêtez pas ici ou là, et lorsqu'il visitera ces différents endroits, il retrouvera sa fonction et agira sans erreur. »

Placer l'esprit en un endroit est dit « faire preuve de partialité ». La partialité signifie se décentrer en un endroit. Pour avoir l'attitude juste, il faut bouger partout. L'esprit juste se laisse percevoir lorsqu'il s'étend à travers tout le corps. Lorsqu'il ne se décentre pas en un seul et unique endroit.

Lorsque l'esprit est décentré en un endroit et qu'il manque par ailleurs, il est dit « partial ». La partialité est méprisable. Être arrêté par quelque chose, quelle que soit cette chose, c'est faire preuve de partialité, ce qui engendre mépris et dédain chez ceux qui suivent la voie.

Lorsqu'un homme ne pense pas « où pourrais-je le placer ? » l'esprit peut s'engouffrer dans tout le corps et se déplacer d'un endroit à l'autre.

Lorsque l'esprit n'est pas placé dans un endroit particulier, est-il possible d'utiliser l'esprit, en le faisant passer d'un endroit à l'autre pour répondre aux mouvements de l'adversaire ?

Si l'esprit se déplace dans tout le corps, lorsque la main doit agir, il faut utiliser l'esprit qui se trouve dans la main. Lorsque le pied doit agir, il faut utiliser l'esprit qui se trouve dans le pied. Mais si vous déterminez l'endroit où il doit être placé, lorsque vous essayez de le faire sortir de cet endroit, il y reste. Il a perdu sa fonction.

Si vous gardez l'esprit comme un loup en cage, en l'empêchant de se déplacer, et en le gardant sous contrôle à l'intérieur de votre corps, il reste prisonnier à l'intérieur de votre corps. Si vous l'abandonnez à l'intérieur de votre corps, il ne pourra aller nulle part.

L'effort consenti pour ne pas arrêter l'esprit dans un unique endroit – est de l'ordre de la discipline. Ne pas arrêter l'esprit est objet et essence. Présent dans aucun endroit particulier, il sera partout. Même en déplaçant l'esprit à l'extérieur du corps, s'il est envoyé dans une direction particulière, il manquera aux neuf autres. Si l'esprit n'est pas limité à une direction, il sera dans les dix.

L'ESPRIT JUSTE ET L'ESPRIT CONFUS

L'esprit juste est l'esprit qui ne s'arrête pas en un lieu unique. C'est l'esprit qui se retrouve dans tout le corps et dans tout l'être.

L'esprit confus est l'esprit qui, lorsqu'il pense à quelque chose, se fige en un lieu unique.

Lorsque l'esprit juste se fige et s'attarde en un lieu, il devient alors ce que nous appelons l'esprit confus. Lorsque l'esprit juste est perdu, les fonctions sont altérées ici et là. C'est pour cette raison qu'il est important de ne pas le perdre.

Lorsqu'il ne reste pas dans le même lieu, l'esprit juste est comme l'eau. L'esprit confus est comme la glace, et avec la glace, il est impossible de se laver les mains ou le visage. Lorsque la glace fond, elle se transforme en eau et se répand partout, elle peut alors servir à laver les mains, les pieds ou toute autre chose.

Si l'esprit se fige en un lieu et s'attarde sur une chose, il est comme l'eau gelée qui ne peut plus être utilisée en toute liberté : comme la glace qui ne peut laver ni les mains, ni les pieds. Lorsque l'esprit fond, comme l'eau, il se répand dans tout le corps et peut être envoyé partout où nous le souhaitons.

Il s'agit alors de l'esprit juste.

L'ESPRIT DE L'ESPRIT EXISTANT ET L'ESPRIT DU NON-ESPRIT

L'esprit existant est comme l'esprit confus, il s'agit littéralement de « l'esprit qui existe. » Il est l'esprit qui pense dans une unique direction, sans tenir compte du sujet. Lorsque l'esprit s'attache à un sujet de réflexion, il fait preuve de discrimination et se laisse perturber par de multiples pensées. Il est alors appelé esprit existant.

Le non-esprit est identique à l'esprit juste. Il ne se fige, ni ne s'arrête en un lieu unique. Il est appelé non-esprit lorsqu'il fait preuve d'aucune discrimination et ne s'arrête sur aucune pensée mais qu'il est présent dans tout le corps et se répand dans tout l'être.

Le non-esprit se situe en aucun lieu particulier. Pourtant, il n'a rien du bois ou de la pierre. Là où il n'y a pas lieu de s'arrêter, se situe le non-esprit. Lorsqu'il s'arrête, c'est que quelque chose encombre l'esprit. Lorsque l'esprit ne rencontre rien, il s'agit de l'esprit du non-esprit, appelé également sans-esprit-sans-pensée.

Lorsque le non-esprit est correctement développé, l'esprit ne s'arrête pas sur une chose en particulier car il n'omet aucune chose. Il est comme l'eau qui s'écoule, il existe en lui-même. Il apparaît dès que la nécessité s'en fait sentir.

L'esprit qui se fige et s'arrête en un lieu ne fonctionne pas librement. De même, les roues d'une charrette tournent car elles ne sont pas fixées de manière rigide. Si elles étaient bloquées, elles ne tourneraient pas. De la même façon, l'esprit ne peut fonctionner s'il se laisse emprisonner dans une situation unique.

Lorsque votre esprit est envahi de pensées, bien que vous écoutiez les paroles prononcées par votre interlocuteur, vous n'êtes plus réellement capable de les entendre. La raison en est que votre esprit s'est arrêté sur vos propres pensées.

Si votre esprit penche dans la direction de ces pensées, bien que vous écoutiez, vous n'entendez pas et bien que vous regardiez, vous ne voyez pas. C'est parce que vous avez quelque chose à l'esprit. Ce quelque chose est la pensée. Si vous êtes capable de vous débarrasser de cette chose qui est là, votre esprit deviendra le non-esprit, il fonctionnera lorsque le besoin se fera sentir et il saura répondre à ce besoin.

L'esprit qui pense à se débarrasser de ce qui l'encombre sera occupé par l'acte même. Si l'on n'y pense pas, l'esprit se débarrassera de lui-même de ces pensées et deviendra alors le non-esprit.

Lorsque quelqu'un aborde son esprit de cette façon, un beau jour, il parvient soudain à cet état de lui-même. Si par contre, il essaie d'y parvenir d'un seul coup, il n'y arrivera jamais.

Un poème ancien disait :

« Penser : "Je ne penserai pas" –
C'est, déjà, avoir une pensée en tête.
Ne pensez simplement pas
À ne pas penser du tout. »

LANCEZ LA CALEBASSE DANS L'EAU, POUSSEZ-LA VERS LE FOND ET ELLE REMONTERA EN TOURNANT SUR ELLE-MÊME

Enfoncer une calebasse signifie qu'il faut agir avec ses mains. Lorsqu'une calebasse est jetée à l'eau et poussée vers le fond, elle refait soudain surface penchée sur un côté. Quelle qu'en soit la raison, il s'agit d'une chose qui ne s'arrête pas en un lieu unique.

L'esprit de l'homme qui connaît l'éveil ne laisse pas ses pensées s'arrêter sur la moindre chose, même pour un bref instant. Il est comme la calebasse que l'on enfonce dans l'eau.

ENGENDRER L'ESPRIT SANS LIEU OÙ DEMEURER

En sino-japonais cela se traduit par *ōmushojū jijōgoshin*.

Quoiqu'un homme puisse faire, s'il génère l'esprit qui pense à faire quelque chose, son esprit s'arrête sur cette chose. C'est pourquoi l'homme devrait développer son esprit sans lui fournir d'endroit où s'arrêter.

Si l'esprit n'est généré, la main ne pourra se mouvoir vers l'avant. Ceux qui lorsqu'ils bougent engendrent la pensée qui normalement s'arrête dans ce mouvement, mais ne s'arrêtent pas au cours de l'action – ceux-là sont appelés maîtres de toutes les Voies.

L'esprit qui s'attache naît de l'esprit qui s'arrête. Ainsi en est-il du cycle de transmigration. Cet arrêt marque les frontières entre la vie et la mort.

On regarde les cerisiers en fleurs ou les feuilles d'automne, et tout en engendrant l'esprit qui les regarde, il est essentiel de ne pas s'y arrêter.

Ainsi l'exprimait Jien dans l'un de ses poèmes : [9]

« La fleur qui livre son parfum
Devant ma porte de chaume
Le fait sans y penser.
Moi, pourtant, je reste assis, le regard fixe –
Comme ce monde est lugubre. »

9. Jien (1155-1225), très connu également sous le nom de Jichin, était un poète et un moine de la secte Tendai.

Cela signifie que la fleur libère son parfum au travers du non-esprit, et tandis que je la regarde fixement, mon esprit ne va pas plus loin. Comme il est regrettable que l'esprit me retienne ainsi.

Que cela devienne pour vous un principe secret lorsque vous regardez ou écoutez de ne pas emprisonner votre esprit en un lieu unique.

Le mot « sérieux » se retrouve dans l'expression « poursuivre un but sans se laisser distraire. » [10] L'esprit est figé en un endroit et n'est pas autorisé à se déplacer ailleurs. Plus tard, même si vous dégainez votre sabre pour frapper, il est considéré comme essentiel de ne pas laisser l'esprit prendre la direction de la frappe. Et en particulier, lorsque vous recevez des ordres de votre seigneur, il est indispensable de garder le mot « sérieux » à l'esprit.

Dans le bouddhisme, le sérieux fait également partie de notre mentalité. Lorsque la cloche que l'on nomme cloche de la vénération sonne trois fois, nous rapprochons les mains et saluons respectueusement. Cette attitude de respect, dans laquelle nous commençons par prononcer le nom de Bouddha, est synonyme de poursuivre « un but sans se laisser distraire » ou de posséder « un esprit empreint d'aucune confusion. »

Dans le bouddhisme, le sérieux n'est pas l'état mental le plus abouti. Se saisir de son esprit pour l'empêcher de se laisser distraire est la capacité devant être développée à force de discipline par le novice lorsqu'il commence son apprentissage.

Cette discipline, lorsqu'elle est adoptée pendant une longue période, permet d'avancer jusqu'au niveau suprême de la liberté, quand il est possible de laisser l'esprit s'élancer dans n'importe quelle direction. Le niveau décrit précédemment où « l'esprit est engendré sans lieu où demeurer » est le niveau le plus haut.

Le mot « sérieux » signifie qu'il est nécessaire de garder l'esprit sous contrôle sans l'envoyer n'importe où, car en le laissant partir, on

10. Une expression chère aux néo-confucianistes chinois pour expliquer le « sérieux ».

risquerait de semer la confusion. À ce niveau, l'esprit demeure sous contrôle et aucun iota de négligence n'est autorisé.

C'est comme lorsque le chat attrape un moineau. Pour que cela ne se reproduise plus, on lui attache une corde autour du cou et on ne le laisse plus jamais aller librement.

Si mon esprit est traité comme on traite le chat, il ne sera pas libre et ne parviendra pas à agir comme il devrait. Si le chat est bien élevé, la corde peut être dénouée, et il peut vagabonder à son gré. Et alors, même si les deux protagonistes se retrouvent ensemble, le chat ne s'emparera pas du moineau. Agir ainsi, c'est se conformer à l'idée qu'il faut « engendrer l'esprit sans lieu où demeurer. »

Laisser vagabonder mon esprit et l'ignorer comme le chat, alors qu'il va là où il veut, c'est faire usage de mon esprit de manière à ce qu'il ne s'arrête pas.

Si nous revenons à votre art martial, l'esprit n'est pas retenu par la main qui brandit le sabre. Complètement détaché de la main qui agite le sabre, l'homme peut frapper et pourfendre l'ennemi. Il ne place pas son esprit dans l'ennemi. L'adversaire n'est que vide. Je ne suis que vide. La main qui brandit le sabre, le sabre lui-même ne sont que vide. Comprenez bien ceci, mais n'autorisez pas votre esprit à se laisser prendre par le vide.

Lorsque le moine zen, Mugaku, fut capturé, à Kamakura, au cours d'un épisode troublé de l'histoire de la Chine, et que, sur le point d'être coupé en deux, il prononça le *gatha* « à la vitesse de l'éclair, tranchez dans la brise du printemps, » les soldats jetèrent leurs sabres et s'enfuirent [11].

11. Mugaku (1226-86) : prêtre chinois de la secte Linchi (Rinzai), invité au Japon par Hojo Tokimune en 1278. L'histoire mentionnée plus haut est celle de l'invasion du Sung au Sud par les Mongoles en 1275. Une *gatha* est un hymne ou un chant métrique que l'on retrouve souvent dans les sutras bouddhiques. Le vers complet est le suivant : « Partout au ciel et sur terre, nulle part où se tenir debout sur un pied./ Heureusement, je comprends : l'homme est vide, la loi bouddhique est vide./ Quelle merveille le sabre à trois pieds du grand Yuan. / à la vitesse de l'éclair,/ tranchez dans la brise du printemps. »

Mugaku voulait dire que lorsque l'on brandit un sabre, dans le temps infinitésimal qu'il faut à l'éclair pour frapper, il n'est question ni d'esprit, ni de pensée. Pour le sabre qui frappe, il n'y a pas de place pour l'esprit. Pour moi qui suis sur le point d'être tranché, il n'y a pas de place pour l'esprit. L'ennemi n'est que vide. Le sabre n'est que vide. Et moi qui suis sur le point d'être coupé en deux, je ne suis que vide.

Si c'est ainsi, l'homme qui frappe n'est pas un homme. Le sabre qui s'abat n'est pas un sabre. Et pour moi, l'homme qui est sur le point d'être tranché, à la vitesse de l'éclair, ce sera comme trancher dans la brise qui souffle dans le ciel du printemps. Et il est peu vraisemblable que le sabre parvienne à couper le vent.

Oubliez complètement l'esprit et toutes vos actions seront réussies.

Lorsque vous dansez, la main tient l'éventail et les pieds effectuent différents pas. Lorsque vous ne faites pas abstraction de tout ceci, et que vous vous attachez à réaliser les gestes des mains et les déplacements de pieds avec précision pour danser correctement, on ne peut pas dire que vous faites preuve de dextérité. Lorsque l'esprit s'attache aux mains et aux pieds, aucun mouvement ne se singularise. Si vous ne vous détachez pas complètement de l'esprit, tout ce que vous ferez sera fait médiocrement.

CHERCHER L'ESPRIT PERDU

Ce sont les mots de Mencius. Cela signifie qu'il faut rechercher l'esprit perdu pour le ramener à soi.

Lorsqu'un chien, un chat ou un coq s'échappent et s'enfuient vers d'autres lieux, l'homme les cherche pour les ramener à la maison. De même, lorsque l'esprit, le maître du corps, prend une mauvaise direction, pourquoi ne cherchons-nous pas après lui pour le ramener à nous ? Ce serait pourtant tout à fait raisonnable.

Mais, Shao K'ang-chieh disait quant à lui : « Il est indispensable de perdre l'esprit. » [12] Ce qui est très différent. La différence réside dans le fait que lorsque l'esprit est retenu prisonnier, il se fatigue et comme le chat, il est incapable de réagir correctement. Si l'esprit n'est pas arrêté par quelque chose, il ne sera pas retenu par une chose ou par une autre et pourra être utilisé pleinement. Laissez-le vagabonder où bon lui semble.

Parce que l'esprit est souillé et arrêté par certaines choses, nous sommes avertis que nous ne devons pas laisser les choses se faire et que nous devons le chercher pour le ramener à nous. Telle est la première étape de l'entraînement. Nous devrions être comme le lotus qui n'est pas retenu prisonnier par la boue dans laquelle il pousse. Bien que la boue existe, nous ne devons pas en être affligés. Il faut rendre notre esprit comme le cristal poli qui ne s'altère pas même s'il est jeté dans la boue. Il la laisse glisser où bon lui semble.

En retenant l'esprit, on ne fait que le priver de liberté. Garder l'esprit sous contrôle ne doit se faire qu'au commencement. Si cela perdure toute la vie, l'esprit ne pourra jamais atteindre le niveau supérieur. En fait, il ne pourra jamais s'élever au-dessus du niveau le plus bas.

Lorsque l'on s'entraîne, il est bon de garder les mots de Mencius à l'esprit, « chercher l'esprit perdu. » Mais au stade ultime, il faudra s'attacher aux mots de Shao K'ang-chieh, « il est indispensable de perdre l'esprit. »

Le prêtre Chung-fêng disait aussi : « Posséder un esprit que vous avez laissé aller. » [13] Le sens de cette phrase est exactement le même que celui attaché aux paroles de Shao K'ang-chieh, il faut perdre/laisser aller l'esprit. Sa signification est un avertissement qui nous est donné de ne pas rechercher l'esprit perdu ou de ne pas le retenir prisonnier en un lieu unique.

12. *Shao K'ang-chieh* (1011-77) était un érudit de la dynastie Sung du nord. Plutôt que « perdre », le verbe devrait se traduire ici par « laisser aller. »

13. *Chung-fêng* (1263-1323) : Moine zen chinois de la dynastie Yuan.

Chung-fêng disait aussi : « Ne faites aucune provision pour la retraite. » Cela signifie qu'il faut posséder un esprit qui ne soit pas altéré. L'homme doit être conscient que, bien qu'il ait fait des progrès à une ou deux occasions, il ne devrait pas renoncer lorsqu'il est fatigué ou lorsque les circonstances sont inhabituelles.

LANCE UNE BALLE DANS LES RAPIDES, ELLE NE S'ARRÊTERA JAMAIS

Il existe un aphorisme qui dit : « Lance une balle dans les rapides, elle ne s'arrêtera jamais. » [14]

Cela signifie que si vous envoyez une balle dans les eaux rapides d'une rivière, elle suivra le courant sans jamais pouvoir s'immobiliser.

ROMPS LE LIEN ENTRE L'AVANT ET L'APRÈS

Il est un autre aphorisme qui dit : « Romps le lien entre l'avant et l'après. Ne pas débarrasser l'esprit des moments passés est nuisible comme l'est le fait de laisser les traces de l'esprit présent perdurer. Cela

14. Extrait du *Pi Yen Lu*, une collection de dictons et énigmes zen et d'histoires des patriarches. Un moine demanda à Chao-chou : « Est-ce que le nourrisson possède les six perceptions ? » Chao-chou répondit : « Lance une balle dans les rapides. » Le moine demanda alors à T'ou-tze : « Qu'est-ce que cela peut bien signifier que de lancer une balle dans les rapides ? » T'ou-tze répondit : « Elle ne s'arrête jamais. »

signifie qu'il faut couper les liens entre l'avant et l'après, entre maintenant et alors pour ne pas retenir l'esprit.

L'EAU ROUSSIT LE CIEL, LE FEU PURIFIE LES NUAGES

« Aujourd'hui, ne brûlez pas les champs de Musashino.
Mon époux et moi nous tenons cachés
Dans les herbes du printemps[15]. »

Quelqu'un a expliqué ce poème de la façon suivante :
« Alors que les nuages blancs se rassemblent
L'aurore glorieuse s'éteint déjà. »

Il y a une chose à laquelle j'ai pensé et que je gardais pour moi, dont je devrais aujourd'hui vous avertir. Et comme il ne s'agit que de mon humble et discutable opinion, je pense que le moment est venu de vous la soumettre, je vais donc décrire en quelques mots ce que je pense avoir compris.

En tant que maître d'arts martiaux, sans égal dans le passé et le présent, vous bénéficiez d'un rang, d'un traitement et d'une réputation

15. Poème situé à la fin du douzième chapitre du *Ise Monogatori* (IXe siècle). Le chapitre dit : « Il y a bien longtemps, un homme enleva une jeune femme à son mari et, lorsqu'ils s'enfuirent vers Musashino, étant considéré comme un voleur, il fut poursuivi par le gouverneur de la province. Il cacha la femme dans un bosquet et prit la fuite. Un voyageur répandit la nouvelle : "Il y a un voleur dans ce champs." Un feu fut alors allumé pour l'enfumer. Au désespoir, la femme s'écria : "Aujourd'hui, ne brûlez pas les champs de Musashino. Mon époux et moi nous tenons cachés dans les herbes du printemps." »

des plus favorables. Éveillé ou endormi, vous ne devez jamais oublier ce privilège et pour mieux rendre cette faveur de jour comme de nuit, vous ne devez penser qu'à vous acquitter de votre devoir.

Une totale loyauté réside en premier lieu à rendre votre esprit disponible, à discipliner votre corps, à ne pas laisser les pensées qui concernent votre seigneur s'écarter de leur objet ne serait-ce que d'un cheveu, et à ne pas en vouloir aux autres, ni même les accuser à tort et à travers. Ne soyez pas négligeant dans votre travail quotidien. À la maison, soyez filial, ne laissez rien d'indécent se produire entre mari et femme, soyez correct dans les usages, n'ayez pas de maîtresse, rompez avec vos habitudes sensuelles, soyez un père austère, et agissez selon la Voie. Lorsque vous employez des subalternes, ne faites pas de différences en fonction de vos sentiments personnels. Employez des hommes bons et rendez-les fidèles, réfléchissez à vos propres travers, gouvernez votre province correctement et tenez les hommes méchants à bonne distance.

C'est de cette façon que les hommes bons avancent jour après jour, et aident ceux qui ne le sont pas à le devenir, naturellement influencés par l'amour du bien affiché par leur seigneur. Bientôt, ils laisseront de côté le mal et se tourneront à leur tour vers le bien.

De cette façon, seigneur et serviteur, homme de haut rang et humble entre les humbles seront des hommes bons et lorsque le désir personnel s'amenuisera et que la fierté disparaîtra, la province retrouvera toute sa richesse, les hommes seront bien gouvernés, les enfants communieront avec leurs parents et le seigneur et le serviteur pourront travailler ensemble comme autant de mains et de pieds. La province retrouvera la paix à son tour. Ce sera le début de la loyauté.

Un homme aussi foncièrement droit serait de toute évidence d'une grande valeur pour vous quelle que soit la situation où vous vous trouvez et cela malgré les centaines de milliers d'hommes qui pourraient être placés sous votre commandement. Lorsque l'esprit de Kannon aux mille bras est juste, tous les bras ont leur utilité ; de la

même manière, si l'esprit de votre art martial est juste, votre esprit fonctionnera librement, et bientôt mille ennemis seront à la merci de votre seul sabre. N'est-ce pas là grande loyauté ?

Les autres ne peuvent discerner si l'esprit est juste ou ne l'est pas. Lorsqu'une pensée traverse votre esprit, elle porte le bien et le mal. Si l'homme réfléchit au fondement du bien et du mal et décide de faire le bien en rejetant le mal, son esprit devient juste à son tour.

Connaître le mal sans le rejeter est la preuve de la dépravation de ses propres désirs. Que la cause en soit l'amour de la sensualité ou un pur égoïsme, il s'agit d'un esprit avide. Alors, malgré la présence d'un homme bon, la bonté sera perçue comme dérisoire si elle ne sert pas l'intérêt de l'autre. Se satisfaire ne serait-ce qu'une fois d'un homme ignorant, l'apprécier au point de lui donner une charge sans tenir compte de l'homme droit qui se trouve à côté, revient à ne pas pouvoir disposer d'hommes droits.

Même si plusieurs milliers d'hommes sont recrutés, il est peu vraisemblable que d'aucun se révèle être d'un grand secours pour le seigneur en cas d'extrême danger. Quant aux jeunes hommes ignorants et vils qui furent un temps si attractifs, leurs cœurs n'ayant jamais été sincères, il ne leur viendra pas à l'idée de sacrifier leur propre vie dans une situation réelle. Je n'ai jamais entendu parler, même par le passé, d'hommes à l'esprit injuste qui aient porté secours à leur seigneur.

Savoir que de telles choses peuvent se produire lorsque votre seigneur choisit des novices soulève inévitablement déception et amertume.

Il y a quelque chose que tout le monde ignore : poussé par une tendance naturelle dépravée, l'homme peut se laisser entraîner dans de mauvaises habitudes et choisir le mal. Alors qu'il pense que ses fautes restent ignorées, comme « s'il n'y avait rien de plus apparent que ce qui se voit à peine, » étant connues de son propre esprit, elles le sont du ciel, de la terre, des dieux et des hommes.[16] Si tel est le cas, la sécurité de la province n'est-elle pas réellement en danger ? Il vous faut savoir que ceci est la preuve d'une grande déloyauté.

Par exemple, quelles que soient la force et la conviction que vous mettez à proclamer votre loyauté à votre seigneur, si les hommes de votre clan ne sont pas en harmonie et que la population de la vallée de Yagyū vous tourne le dos, tout ce que vous ferez n'aboutira à rien.

Il est dit qu'en toute chose lorsque vous connaissez les bons et les mauvais côtés d'un homme, vous connaissez les serviteurs et les subordonnés qu'il privilégie et choisit d'employer, ainsi que les amis qui lui sont proches. Si le seigneur n'est pas juste, aucun de ses serviteurs et de ses amis ne sera juste. Si c'est le cas, il sera méprisé de tous et les provinces voisines le considéreront avec dédain. Mais si seigneur et serviteurs sont justes, ils seront appréciés de tous.

Il est dit qu'un homme bon est un joyau pour sa province. Vous devriez en faire personnellement l'expérience.

Lorsqu'en un lieu, où les hommes vous connaissent, vous éviterez soigneusement le mal en écartant de vous toutes les personnes indélicates pour leur préférer les sages, la province sera bien gouvernée et vous serez le plus grand de tous les loyaux serviteurs.

Par-dessus tout, en ce qui concerne l'attitude de votre cher fils, c'est prendre le problème à l'envers que d'attaquer les méfaits d'un enfant lorsque le père lui-même n'agit pas correctement. Commencez par adopter une attitude correcte et faites-lui connaître votre opinion, alors non seulement il corrigera naturellement ses penchants, mais son jeune frère, maître Naizen, tirera profit de sa conduite et apprendra à son tour à agir correctement. Ainsi, père et fils deviendront des hommes bons. Ce serait une fin heureuse.

Il est dit que le seigneur choisit les hommes ou les rejette selon leur mérite. À ce jour, alors que vous jouissez de ses faveurs, il est absolument impensable que vous receviez des pots-de-vin de tous les

16. (ci-contre) Cette citation est extraite de *La Doctrine du Misérable* (chapitre 1) « Il n'y a rien de plus visible que ce qui est caché, rien de plus apparent que ce qui se voit à peine. Aussi le gentilhomme est-il prudent lorsqu'il est seul. »

généreux seigneurs des provinces, ou que la droiture laisse place à la cupidité.

Que vous aimiez les *ranbu*, que vous soyez personnellement fier de votre connaissance du Nō, que vous vous fassiez connaître parmi les seigneurs de province qui se targuent de cette capacité, me semble à moi la preuve d'une grande faiblesse.[17]

Ne devriez-vous pas réfléchir à nouveau au fait que tous ces récits sur l'empereur sont considérés comme des *Sarugaku*, et que les daimyōs de province les plus respectés sont ceux qui sont le plus souvent reçus par le shogun?[18]

Une chanson dit:

« C'est l'esprit lui-même
Qui détourne l'esprit;
De l'esprit,
Ne soyez pas sans esprit. »

17. Ranbu: Danse interprétée entre les actes du théâtre Nō.

18. *Sarugaku,* littéralement « musique de singe », une ancienne forme d'art dramatique, prédécesseur du théâtre Nō.

DEUXIÈME PARTIE



Reirōshū

Le son clair des joyaux

Il n'existe rien pour nous qui ait plus de valeur que la vie. Qu'il soit riche ou pauvre, l'homme ne pourra accomplir son destin, si la vie s'achève prématurément. Même si cela devait lui coûter sa fortune et tous ses biens, l'homme serait prêt à acheter la vie.

Il est dit que la vie est peu de chose à côté de la raison[1]. En vérité, seule la raison est estimable.

Rien n'est plus précieux que la vie. Et pourtant, au moment où nous devons laisser aller cette précieuse vie pour lui préférer la raison, rien n'est plus estimable que la raison.

En considérant le monde avec soin, on s'aperçoit que nombreux sont les hommes qui usent de leur vie à la légère. Mais pensez-vous qu'une personne sur mille puisse mourir pour que vive la raison. Contrairement à toute attente, il semblerait que dans la classe des humbles serviteurs, nombreux sont ceux qui seraient susceptibles de le faire. Par contre, il paraît difficile aux hommes qui se pensent sages d'agir de la même façon.

1. La raison est le terme finalement choisi pour traduire le *gi* japonais, bien qu'il n'en rende pas le sens exact. Parmi les alternatives retenues, le mot droiture fut rejeté car, poussé à l'extrême, l'occidental satisfait de sa propre droiture en viendrait rapidement à vouloir corriger les autres. Le mot probité « intégrité irréfragable » est plus proche et doit rester à l'esprit. L'emphase est mise sur le fait que l'individu doit trouver son propre chemin au travers de la réflexion, l'entraînement et la discipline. Cela ne conduit pas automatiquement, ni même éventuellement au prosélytisme, et en fait, nombreuses sont les histoires dans le zen et les arts martiaux de prétendus étudiants qui font un long chemin pour recevoir l'enseignement de leur maître.

Par un beau jour de printemps, alors que je devisais ainsi avec moi-même, un homme survint et me tint ce langage :

« Bien que la richesse satisfasse pleinement notre cœur, posséder la vie est notre plus grande richesse. Aussi, lorsque vient le moment des comptes, un homme préférera-t-il se débarrasser de sa fortune pour garder intacte sa vie. Mais lorsque vous pensez qu'un homme n'hésiterait pas à donner la vie qu'il chérit tant pour que vive la raison, la valeur de la raison est alors plus grande que la vie elle-même. Le désir, la vie et la raison – de ces trois biens, le dernier n'est-il pas celui que l'homme chérit le plus ? »

En ce temps-là, je lui répondis ces quelques mots :

« Le désir, la vie et la raison – dire que la raison est des trois le bien le plus précieux semble tout à fait naturel. Mais dire que tous les hommes sans exception chérissent la raison par-dessus tout est passer à côté de la vérité. Il n'existe pas un homme qui chérisse uniquement le désir et la vie sans laisser la raison occuper ses pensées. »

Puis un autre homme ajouta : « La richesse est le joyau de la vie. Sans la vie, la richesse est sans objet, aussi seule la vie est précieuse. Pourtant, il est dit que nombreux sont ceux qui sacrifient leur vie sans regret à la raison. »

Je lui demandai : « Existe-t-il un homme qui sacrifierait sans regret sa vie pour que vive la raison ? »

Il répondit : « Il existe nombre d'hommes de par le monde qui n'acceptent pas d'être insultés et qui, dans l'instant, sacrifient leur vie ainsi que celle de leurs adversaires en combattant. C'est faire la preuve que seule la raison habite leur esprit et qu'ils sacrifient leur vie sans regret. Il s'agit pour eux de mourir pour la raison plutôt que pour la richesse ou la vie.

Ceux qui moururent sur les champs de bataille – il est difficile de pouvoir les dénombrer – tous sont des hommes morts pour que vive la raison. Cela prouve que tous les hommes chérissent la raison plus que le désir et la vie. »

Je lui répondis : « Mourir parce que quelqu'un est vexé d'avoir été insulté ressemble à la raison, mais ce n'est pas du tout cela. Ce n'est que s'oublier sur le coup de la colère. Il n'est nulle question de raison. Son nom est colère et rien d'autre. Avant même que cet homme ait été insulté, il avait fait fi de la raison. Et c'est pour cela qu'il se fait insulter. Si l'homme agit avec raison lorsqu'il se trouve au milieu des autres, ils ne l'insulteront pas. Lorsque les autres le couvrent d'injures, l'homme devrait être conscient qu'il a perdu sa propre raison avant même d'avoir été offensé. »

La raison est un sujet d'une extrême importance. Sa substance n'est autre que le principe du ciel qui donne vie à tous les êtres vivants. Lorsqu'elle est donnée au corps humain, elle s'appelle caractère. Ses autres noms sont vertu, voie, bonté, probité et droiture. Alors que son nom change selon les circonstances, et que sa fonction est différente, en substance il ne s'agit que d'une seule et même chose.

Lorsqu'elle est appelée « bonté », et que les circonstances font appel aux relations humaines, sa fonction sera le bien.

Lorsqu'elle est appelée « raison », et que les circonstances impliquent une position sociale et une parfaite intégrité, sa fonction sera de ne pas faire d'erreur de jugement.

Même au terme de sa vie, si l'homme n'a pas découvert le principe qui s'y rattache, il ne pourra se prévaloir de la raison, quoique certains pensent qu'au moment de mourir, ils possèdent cette qualité.[2]

La raison est considérée comme la substance dénuée de perversité qui est au cœur de l'esprit humain ; et en usant de la droiture qui est au cœur de l'esprit comme d'un fil à plomb, tout ce qui est produit est autant de démonstration de la raison.

Négliger ce cœur et mourir à force de désir n'a rien d'une mort raisonnable. Quant à ces hommes, dont nous avons déjà parlé, qui

2. Le principe à l'heure de la mort est de savoir pourquoi, et de quelle manière, l'homme devrait mourir.

meurent par raison, se pourrait-il qu'il y en ait au moins un sur mille qui le fasse réellement ?

À cet égard, lorsqu'un homme entre au service d'un daimyo, des vêtements qu'il porte, au sabre qui pend à son côté, sans oublier ses chaussures, son palanquin, son cheval et tout son équipement, il n'existe pas un seul de ses biens qui ne soit la preuve des faveurs de son seigneur. Sa famille, sa femme, ses enfants et ses propres serviteurs – chacun d'eux ainsi que leurs relations – bénéficient également des faveurs du seigneur. Conscient de toutes ces faveurs, l'homme fera face aux ennemis de son seigneur sur le champ de bataille en étant prêt à laisser sa vie pour lui. Il mourra pour la raison.

Il ne le fait pas pour son propre renom, ni pour y gagner la gloire, un traitement ou un fief. Recevoir une faveur et rendre une faveur – la sincérité du cœur de l'esprit ne consiste qu'en cela.

Existe-t-il une personne sur mille qui mourrait comme cela? S'il y avait une personne sur mille, il y aurait cent personnes sur cent mille, alors il y aurait cent mille hommes disponibles en cas de nécessité.

En vérité, il serait difficile de trouver cent hommes de raison.

Quelle que soit l'époque, chaque fois que le pays s'est retrouvé dans le chaos, après la bataille, on pouvait dénombrer cinq à sept mille morts. Parmi eux, se trouvaient des hommes qui en affrontant les ennemis se sont fait un renom. D'autres furent tués par leurs ennemis sans que quiconque le remarque. Il peut sembler que tous ces hommes soient morts pour la raison, mais ce n'est pas le cas pour tous. Beaucoup moururent pour le renom et le profit.

La première pensée est de faire quelque chose pour la gloire ; la deuxième de se faire un nom, puis vient l'envie de recevoir une terre et de gravir les échelons de la société.

Il existe des hommes qui accomplissent des actions d'éclat, connaissent la gloire et font leur entrée dans le monde. Il y a ceux qui meurent sur le champ de bataille. Il y a, parmi les plus anciens samouraïs, ceux qui, sur leurs vieux jours, se font un nom, au cours

d'une ultime bataille, pour le laisser à leurs descendants ; et si par chance, ils ne meurent pas au combat, ils essayent de leur laisser un nom et une fortune. Ces derniers perdent la vie sans regrets, mais tous ne sont concernés que par le renom et le profit. Ils ont tous été emportés par la fougue du désir. La raison n'y joue aucun rôle.

Ceux qui reçoivent un remerciement de leur seigneur et qui vouent leur vie à son service meurent aussi par raison. Mais il n'existe aucun homme qui privilégie la raison alors que la raison est ce qui devrait être le plus précieux. Ainsi ceux qui vouent leur vie au désir et ceux qui trouvant que leur vie est leur bien le plus cher sont prêts à tout pour la préserver, appartiennent à ces hommes qui ne prennent pas en considération la raison, qu'ils meurent ou qu'ils vivent.

Ch'eng Ying et Ch'u Chiu moururent ensemble pour que vive la raison [3]. Po I et Shu Ch'i étaient aussi des hommes de raison qui ne supportaient pas qu'un vassal attente à la vie de son roi [4]. Ils finirent par mourir de faim au pied du mont Shouyang.

---

3. *Ch'eng Ying et Ch'u Chiu* appartenaient tous deux à la maison Chao Shu pendant la période du printemps et de l'automne (700-403 av. J.-C.) Ayant eut connaissance qu'un ministre malfaisant avait l'intention de faire massacrer toute la famille Chao, Ch'eng Ying et Ch'u Chiu conçurent un plan dans lequel Ch'u Chiu et son fils, qui ressemblait à l'héritier Chao, seraient tués alors qu'ils tentaient de s'échapper, pendant que Ch'eng Ying trouverait refuge dans la montagne avec le propre fils du seigneur. Le plan réussit, et bien plus tard le seigneur parvint à se débarrasser du ministre malfaisant et la maison Chao put ainsi perdurer. Ch'eng Ying rapporta toute l'histoire sur la tombe de Ch'u Chiu, puis se donna la mort.
4. *Po I et Shu Ch'i* : deux frères qui vivaient à la fin de la dynastie Yin (1766-1122 av. J.-C.). À cette époque, le Roi Wu de la famille Chou était sur le point de tuer le dernier empereur des Yin, les deux frères l'admonestèrent pour le convaincre qu'il était incorrect qu'un vassal tue son roi. Le Roi Wu ne tint pas compte de leur avis et fit ce qu'il avait à faire pour établir la dynastie Chou. Les deux frères, considérant qu'il y allait de leur déshonneur de manger l'orge de la famille Chou, partirent sur le mont Shouyang, ne se nourrissant que de fougères, ils finirent par mourir de faim.

Lorsque nous recherchons des hommes de cette trempe, nous en découvrons peu, même en remontant jusqu'à l'Antiquité. Et plus encore de nos jours, dans un monde sans véritable Voie, il n'y a pratiquement personne, chérissant la raison, qui serait prêt à faire fi sans regret du désir et de la vie. La plupart du temps les hommes perdent la vie par désir, ou font tout pour la conserver même s'ils se couvrent de honte. Personne n'a plus la moindre idée de ce que représente la raison.

Les hommes arborent le visage de la raison, mais n'y pensent pas réellement. Du fait de cette folie, lorsqu'un homme se trouve confronté à une situation désagréable, il ne peut le supporter et vocifère des mots d'injure. La nature de ces mots est tellement mortifiante qu'il finit par perdre la vie par suite de représailles. Cet homme ne fait pas seulement preuve de manque de raison, il empeste le désir.

Penser que je puisse faire subir quelque chose de déplaisant à un homme sans encourir ses injures – ce n'est autre qu'une manifestation du désir. C'est la même passion que celle exprimée lorsqu'un homme donne un caillou à un autre et que ce dernier lui retourne de l'or, il l'appelle mon ami ; mais si ce dernier lui retourne un caillou, il lui coupe la tête. Lorsqu'un homme complimente son voisin en termes chaleureux, il est vraisemblable qu'en retour il se voit qualifié dans les mêmes termes. Mais lorsqu'il diffame un autre homme, et que la diffamation l'accable à son tour, s'il coupe la tête de l'homme et meurt à son tour, il n'est question que de désir. C'est le contraire de la raison et la manifestation d'une grande stupidité.

De plus, ceux que l'on nomme samouraïs servent tous un maître, et pour eux, perdre la vie au cours d'une simple dispute alors que leur vie appartient au seigneur est faire preuve d'un manque de discernement entre le bien et le mal. Par-dessus tout, cela confirme une méconnaissance de la raison.

Ce que j'appelle désir n'est pas le simple fait de s'attacher à la richesse, ou de ne penser qu'à l'or et à l'argent avec avidité.

Lorsque l'œil voit les couleurs, il est question de désir.

Lorsque l'oreille entend les sons, il est question de désir.

Lorsque le nez sent les parfums, il est question de désir.

Lorsqu'une pensée commence simplement à germer, il est toujours question de désir.

Ce corps a été composé et engendré par le désir, et c'est de la nature des choses que tous les hommes en aient développé un sens profond. Bien qu'il y ait une nature dépourvue de désir au fond de ce corps composé et engendré par le désir, elle est toujours cachée par un sang bouillonnant et la vertu est difficile à partager. Il n'est pas aisé de protéger la nature. Comme elle réagit aux dix mille sollicitations du monde extérieur, elle est happée par les six désirs qui bientôt la submergent. [5]

Le corps est composé des cinq *skandha* : la forme, la sensation, la conception, la volonté et la conscience.

La « forme » est le corps charnel.

La « sensation » est la perception par le corps charnel du bien et du mal, de ce qui est juste et de ce qui est injuste, de la joie et de la tristesse, du plaisir et de la souffrance.

La « conception » signifie prédilection. C'est haïr le mal, désirer le bien, fuir la tristesse, rechercher la joie, éviter la souffrance et désirer le plaisir.

La « volonté » signifie commander le corps à partir des sensations et des perceptions. Cela implique haïr la souffrance et ainsi obtenir le plaisir, ou haïr le mal et ainsi agir pour son propre bien.

La conscience est la faculté de discerner entre le bien et le mal, entre ce qui est juste et ce qui est injuste, entre le plaisir et la souffrance, la joie et la tristesse tels que perçus par la sensation, la conception et la volonté. À travers la conscience, le mal est reconnu comme étant le

5. *Les six désirs* : Les désirs issus des six sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la pensée ; ou les six attraits sensuels de la couleur, de la forme, du maintien, de la voix, de la peau douce et d'un beau physique.

mal, le bien comme étant le bien, la souffrance comme étant la souffrance et le plaisir comme étant le plaisir.

Du fait que la conscience est capable de discernement et crée des précédents, elle abhorre ce qui est laid et adhère au beau et selon ce à quoi elle s'attache, le corps charnel bouge.

Parce que le corps charnel existe, il y a le *skandha* de la sensation.

Parce que le *skandha* de la sensation existe, il y a le *skandha* de la conception.

Parce que le *skandha* de la conception existe, il amène le *skandha* de la volonté à agir.

Parce que le *skandha* de la volonté est amené à agir, le *skandha* de la conscience existe.

Parce que le *skandha* de la conscience existe, nous pouvons discerner entre le bien et le mal, ce qui est juste et ce qui est injuste, le beau et le laid. Des pensées apparaissent qui génèrent l'acceptation ou le refus, et au moment même où ces pensées naissent, se forme le corps charnel. C'est comme le reflet de la lune et du soleil dans les flaques d'eau. Bouddha expliquait que « la manifestation de la forme en réponse au monde matériel est comme la lune au milieu de l'eau. »[6]

La forme, la sensation, la conception, la volonté, la conscience – puis de la conscience retour à la forme – si elles sont synthétisées encore et encore, l'enchaînement des cinq *skandha* selon le flux des douze maillons qui forment la chaîne de l'existence, en recevant ce corps, commence avec la première pensée de la conscience.[7]

---

6. Extrait du *Soutra de la lumière d'or* : « Le corps formel du Bouddha est comme le vide. La manifestation de la forme en réponse au monde matériel est comme la lune au milieu de l'eau. »

7. *Les douze maillons de la chaîne de l'existence* : ignorance, action, conscience, nom et forme, les six organes des sens, contact, sensation, désir, affection, existence, naissance, vieillesse et mort. En commençant par l'ignorance, chacun entraîne le suivant dans la chaîne, aussi si l'ignorance est supprimée, la vieillesse et la mort ne se produiront pas. Il y est également fait référence comme chaîne de causalité.

La conscience est alors désir. Ce désir, cette conscience donne naissance au corps des cinq *skandha*. Comme le corps dans son ensemble est une entité composée par le désir, lorsqu'un seul cheveu est arraché de sa tête, des pensées chargées de désir naissent. Lorsque le bout d'un doigt vous touche, des pensées chargées de désir naissent, même si c'est l'extrémité d'un ongle d'orteil qui vous touche, des pensées chargées de désir naissent. Le corps est totalement imprégné de désir.

À l'intérieur de ce corps, qui n'est que désir, se cache le cœur intègre de l'esprit qui est totalement dénué de désir. Cet esprit ne se trouve pas au sein du corps des cinq *skandha*, il n'a ni couleur, ni forme et n'est pas le désir. Il est résolument droit, il est absolument intègre. Lorsque cet esprit sera utilisé comme fil à plomb, tout ce qui sera fait le sera en accord avec la raison. Cette droiture absolue est la substance même de la raison.

La raison est le nom qui lui est attribué pour un temps lorsqu'il se manifeste dans les affaires des hommes. Il peut aussi être appelé « charité humaine ». La bienveillance est alors sa fonction. Lorsque nous faisons référence à sa substance, nous parlons de « charité humaine »; la bienveillance n'est qu'une désignation que nous lui donnons temporairement. Charité humaine, raison, rectitude, sagesse – la substance est la même, seul le nom change.

Tout ceci devrait être compris comme constituant le cœur de l'esprit. C'est pour cette raison que la Voie de Confucius est appelée Voie de la sincérité et de la compassion. La « sincérité » est semblable au « cœur de l'esprit. » La compassion est semblable à « la communauté de vues », « à l'unité. » Si le cœur de l'esprit et la communauté de vues sont atteints, pas une affaire sur dix mille ne tournera mal.

Bien que de telles choses puissent être dites, lorsqu'un homme n'a pas connu l'illumination, même si vous lui expliquez pendant cent jours, et qu'il vous écoute pendant cent jours, il lui sera presque impossible d'atteindre la Voie.

Si nous parlons ainsi et que nous nous trouvons confrontés à ceux qui nient ce que nous disons, il semble préférable de faire référence aux pensées les plus secrètes et aux actions des hommes qui enseignent et étudient les Classiques de Confucius. Ils sont peu différents de ceux qui enseignent et ceux qui étudient les Écritures bouddhiques. Il ne s'agit pas là juste d'une critique du confucianisme. Une personne peut être aussi éloquente que la rivière la plus tumultueuse, mais si son esprit n'a pas connu l'éveil et s'il ne s'est pas plongé au cœur de sa propre nature, il ne pourra engendrer la confiance. Nous devrions être capables de discerner cela rapidement au seul comportement de la personne.

Il est un homme qui pour exprimer ses doutes me dit : « Si même l'action de regarder et d'entendre est désir, si même l'amorce de la moindre pensée est désir, comment pourrons-nous jamais atteindre la raison ? Pour se concentrer sur une seule pensée, il faut devenir comme le rocher et l'arbre. En devenant comme le rocher et l'arbre, il paraît difficile de pouvoir agir avec raison pour la sauvegarde de son seigneur. Si l'on n'arrive pas à mettre en action une volonté puissante, il sera difficile d'agir. »

À ceci, je lui répondis : « C'est un doute tout à fait justifié. Si aucune pensée ne traverse son esprit, l'homme ne pourra s'orienter ni à droite, ni à gauche, il ne pourra grimper, ni descendre, il ne pourra que courir droit devant lui. Dès qu'une pensée est sur le point de jaillir, il obliquera à droite ou à gauche, il grimpera ou descendra pour arriver finalement là où il désirait aller. C'est pour cette raison que nous l'appelons désir.

La vertu de ce qui est résolument correct nous est cachée. Si ce désir n'est pas mis en action, l'homme ne pourra accomplir ni le bien, ni le mal. Même si vous avez l'esprit de sauver l'homme qui est tombé au fond d'un abîme, si vous ne possédez pas de mains, vous ne pourrez le faire. De même, si un homme a l'esprit de pousser un autre homme au fond de l'abîme, sans mains, il ne pourra le faire. De cette manière, qu'il s'agisse d'un succès ou d'un échec, aussitôt qu'il est donné des mains pour qu'existe le succès ou l'échec, la nature des choses se trouve transgressée.

L'homme emprunte sa force au désir tandis qu'il gagne ou qu'il échoue, et lorsqu'il considère que l'esprit résolument correct et droit est son fil à plomb et qu'il agit en accord avec ce dernier, le succès et l'échec sont encore et toujours liés à cette force.

Maintenant, si l'homme ne s'écarte pas de ce fil à plomb, il ne s'agit plus de désir. Il est question alors de raison. La raison n'est autre que la vertu.

Considérez le cœur de l'esprit comme une charrette conçue pour transporter la volonté. Poussez-là jusqu'à un lieu où l'échec est possible, et il y aura échec. Poussez-là en un lieu où il peut y avoir succès, et il y aura succès. Mais qu'il y ait échec ou succès, si l'homme s'en remet à la rectitude de la charrette du cœur de l'esprit, il atteindra la raison dans les deux cas. Se priver du désir pour devenir comme le rocher et l'arbre, ne permettra jamais aucun accomplissement. Ne pas abandonner le désir, mais atteindre une raison sans désir – telle est la Voie. »

Parmi les dieux, il y a ceux qui sont très connus et d'autres qui demeurent méconnus. Sumiyoshi, Tamatsushima, Kitano et Hirano sont tous des dieux très renommés. Lorsque nous parlons plus simplement des dieux, nous faisons référence à ceux dont les noms ne nous sont pas connus. Lorsque nous parlons d'adorer et de révérer les dieux, nous ne faisons pas de distinction entre les noms de Sumiyoshi, Tamatsushima, Kitano et Hirano Sumiyoshi. Nous adorons et révérons les dieux quels qu'ils soient.

Dans le culte de Kitano, le dieu Hirano est laissé de côté. Dans le culte de Hirano, c'est au tour de Kitano d'être délaissé.

En limitant un dieu à un endroit particulier, tous les autres dieux ne sont plus considérés comme dignes d'intérêt. Ce dieu particulier est vénéré de manière exclusive, ou celui-là est adoré et ce dernier est délaissé.

Lorsque nous parlons des dieux, nous ne les limitons pas à un dieu unique en un lieu unique. Cela serait faire tout autre chose que d'établir la Voie des dieux. La Voie des dieux existe lorsque nous vénérons les

dieux, quel que soit l'endroit où nous nous trouvons et quel que soit le dieu que nous contemplons. Nous devons associer cela à la Voie du seigneur et du serviteur.

« Le seigneur » fait référence à « l'empereur » et les serviteurs ne sont autres que les serviteurs de l'empereur. « Seigneur » et serviteur sont des mots qui ne peuvent être utilisés pour des hommes de rangs inférieurs, néanmoins, pour l'occasion, nous en ferons usage de cette manière.

Parmi les seigneurs, il en existe de très renommés et d'autres dont les noms nous restent inconnus. Parmi les serviteurs aussi, il est vraisemblable que certains d'entre eux nous sont connus et d'autres pas. En parlant d'un seigneur de grande renommée, un homme dirait quelque chose comme « notre seigneur est Matsui Dewa », ou « mon seigneur est Yamamoto Tajima. » En parlant des seigneurs inconnus, il dirait simplement « le seigneur, » sans faire référence à son nom.

Pour l'homme dans l'état de serviteur, la Voie du seigneur est établie dès qu'il pense simplement « le seigneur. » Et pour le seigneur, dès qu'il pense simplement « le serviteur, » la Voie du serviteur est elle aussi établie.

Dans les temps anciens, on avait coutume de dire qu'un « serviteur avisé ne servait jamais deux seigneurs à la fois. » Cela signifiait qu'il était impensable qu'un serviteur ait deux maîtres. Ce monde étant aujourd'hui sur le déclin, il n'est pas rare de voir des serviteurs servir tel seigneur puis tel autre, donnant souvent l'image de serviteurs errants, vagabonds occupés à louer leur propre mérite. Tel est le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Un seigneur, lorsqu'il fait savoir qu'il n'est pas satisfait de tel homme ou de tel autre, oblige ces hommes à quitter son service en les couvrant de honte. Cela ne fait qu'apporter un peu plus de confusion quant à la Voie du seigneur et du serviteur, du maître et serviteur.

Même lorsqu'un serviteur se trouve effectivement à servir plusieurs clans, il doit considérer son maître comme seul et unique. Cela signifie que le seigneur devra demeurer un seigneur inconnu, car, s'il est inconnu,

la Voie du seigneur sera établie. Même s'il sert clan après clan, il devra considérer tel seigneur comme « le seigneur, » et tel autre comme « le seigneur. » De cette manière, il pourra penser au seigneur avec toute la dévotion nécessaire, et alors que le clan changera, son esprit demeurera inchangé. Ainsi, le seigneur sera seul et unique du début à la fin.

Lorsqu'un homme pense « mon seigneur est Matsui Dewa, mais c'est un véritable rustre… » alors même qu'il reçoit un traitement ou un fief et qu'il commence son ascension dans le monde, son esprit est loin de penser « le seigneur. » Lorsque par la suite, il sera amené à offrir ses services au seigneur Yamamoto Tajima, ce même esprit le suivra. Ainsi, où qu'il aille, il ne comprendra jamais la signification du mot seigneur et il ne pourra avancer et prospérer.

Il est donc préférable de ne pas s'enquérir de qui peut être tel ou tel seigneur, mais de simplement penser « le seigneur, » et de s'appliquer à le servir loyalement sans faire cas de son nom. En procédant ainsi, et en servant ce seigneur avec pour unique pensée de ne jamais déroger à ses devoirs, de ne pas déborder l'homme, ni même de piétiner son ombre aussi longtemps que l'on reçoit ses subsides, que ce soit pour un mois, un an ou même dix ans, et même en servant dans plusieurs clans, le seigneur sera seul et unique.

Le seigneur, malgré les changements de serviteurs, ne devrait pas s'immiscer dans la Voie du serviteur. Son cœur devrait être profondément empreint d'amour et de compassion, il ne devrait pas faire de différence entre les nouveaux venus et les anciens, et devrait faire preuve d'une immense charité envers tous. De cette manière, les serviteurs ne porteront pas de nom, le seigneur n'aura pas de nom, et la Voie du seigneur et du serviteur, du maître et du serviteur sera établie. Il ne devrait y avoir aucune distinction entre le nouveau serviteur qui a commencé à le servir le jour même et les anciens qui sont employés depuis dix ou vingt ans. Tous les hommes devraient être traités avec amour et compassion et chaque homme devrait être considéré comme « mon serviteur. »

Il est vraisemblable que les traitements et les fiefs attribués différeront considérablement, mais il ne devrait y avoir aucune différence en terme d'amour et de compassion. Même si un serviteur se trouve avoir pris son service le jour même, en pensant « le seigneur », il ne pensera pas « le seigneur du jour. »

N'est-ce pas cela la Voie du seigneur et du serviteur ?

Li Po disait :

> « Le ciel et la terre ne sont autres que l'auberge aux dix mille choses du voyageur. Le temps fugitif est le voyageur d'une centaine de générations. Cette vie instable est comme un rêve.[8] Combien de temps durera notre bonheur ? Les anciens allumaient des lanternes et s'amusaient le soir venu. Il devait sûrement y avoir une raison à cela. »

« Choses » ne se rapporte pas seulement aux choses inanimées ; il est dit que l'homme est une chose.[9] L'espace entre le ciel et la terre est l'auberge de l'homme et des choses lorsqu'ils voyagent de l'un à l'autre. À la fin, il n'y a de repos ni pour l'homme, ni pour les choses. Le temps qui passe est comme le voyageur qui ne cesse de passer, et l'alternance graduelle du printemps, de l'été, de l'automne et de l'hiver n'a pas changé depuis des générations.

Le corps est comme un rêve. Lorsque nous nous en rendons compte et que nous nous réveillons, il n'en reste aucune trace. Combien de temps nous reste-t-il pour regarder ?

Ce n'est pas sans raison que les anciens passaient de la nuit au jour, allumant des lanternes pour s'amuser pendant le temps que durait l'obscurité.

---

8. Li Po (Li T'ai Po, 701-62) fut l'un des grands poètes de la période T'ang en Chine. Ce paragraphe est l'introduction de son poème, *Banquet dans le jardin du pêcher par une nuit de printemps*, et cette citation est de Chuang Tsu : « Cette vie est comme un rêve ; cette mort est comme un courant. »

9. Le mot « *chose* » prend le sens ici de « phénomène. »

C'est là que l'homme peut se tromper. Il devrait y avoir des limites à l'amusement, et si dans ce cas seulement, l'amusement ne risque pas d'entraîner de dérives. L'homme qui ne se donne aucune limite, devient fou. Si celui qui s'amuse ne tombe pas dans l'égarement, il ne dépassera pas les limites. Ce que nous considérons généralement comme des limites sont les normes fixées à toute chose. Comme les entre-noeuds du bambou, l'amusement devrait se voir imposer des limites qu'il ne sera pas bon de transgresser.

La cour des nobles s'attache aux amusements de la cour, la classe des samouraïs préfère les amusements des samouraïs et les prêtres ont les amusements des prêtres. Chacun devrait avoir ses propres amusements.

Il est possible de dire que de s'impliquer dans des amusements sans rapport avec son rang démontre un manque de discernement quant aux limites qui s'y rapportent. Pour la noblesse, il y a la poésie chinoise et japonaise et les instruments à corde et à vent. Avec eux, la noblesse peut passer de la nuit au jour sans se tromper. Il est donc raisonnable que les samouraïs et les prêtres aient eux aussi des amusements qui conviennent à leurs classes.

Pour être vraiment rigoureux, il ne devrait pas être question d'amusement pour les prêtres. Il est de coutume de dire, cependant, qu'en « public pas même une tête d'épingle ne peut pénétrer, alors qu'en privé, la charrette et son cheval traversent sans encombre. »[10] Cela signifie que, familiarisé avec l'esprit de l'homme et conscient que le monde dégénère, il est préférable de leur accorder leurs propres amusements. Lorsqu'ils se trouvent confrontés à la solitude de la nuit, laissons-les composer de la poésie chinoise ou japonaise. Même la prose pourrait convenir. À un autre niveau, il n'est pas inconvenant pour eux de tourner leur cœur vers la lune et les cerisiers en fleurs et de se rendre, en compagnie de jeunes gens de quatorze et quinze ans, en des

10. Un proverbe de la période T'ang.

lieux où la lune peut être contemplée au travers des frondaisons, une bouteille de bon saké à la main pour partager avec eux quelques coupes. Il ne serait pas de mauvais goût alors d'emporter une petite pierre à encre et quelques rouleaux de papier.

Mais déjà cela ne peut être considéré convenable pour un prêtre qui possède l'esprit religieux. Alors qu'en serait-il des amusements encore moins raffinés.

Il ne serait pas surprenant que la noblesse, et avec elle la classe des samouraïs, en découvrant que ce monde instable n'est qu'un rêve, allument des lanternes et s'amusent tout au long de la nuit.

Il y a ceux qui disent : « Tout n'est que rêve ! Il ne nous reste plus que le jeu ! » Ceux-là font fi de leur esprit, se plongent dans le plaisir et se vautrent dans la plus extrême luxure. Bien qu'ils fassent référence aux écrits des anciens, ils sont aussi éloignés de la pensée des anciens que la neige du noir de fumée.

Lorsque Ippen Shōnin rencontra Hottō Kokushi, le fondateur de la Kōkokuji dans le village de Yura dans la province de Kii, il dit : « J'ai composé un poème. »[11]

Kokushi dit : « Faites-le-moi entendre, »

Shōnin déclama :

«Lorsque je chante,
Le Bouddha et moi
Cessons d'exister,
Il n'y a plus que la voix qui dit,
Namu Amida Butsu.[12]»

11. *Ippen Shōnin* (1239-89), fondateur de la secte Jōdo, prônant le bouddhisme du pays pur. *Hottō Kokushi* (1207-98) était un prêtre de la secte Rinzai qui voyagea en 1249 dans la Chine à l'époque Sung.

12. *Namu Amida Butsu, Hommage à Amitabha Bouddha* formule liturgique et méditative de la foi, dans le bouddhisme du pays pur en particulier.

Kokushi lui dit alors : « Il y a quelque chose de faux dans les deux dernières lignes, ne vous semble-t-il pas ? »

Shōnin se réfugia à Kumano où il demeura vingt et un jours à méditer. Lorsqu'il revint finalement à Yura, il déclara : « Voilà comment je l'ai écrit » :

Lorsque je chante,
Le Bouddha et moi
Cessons d'exister,
Namu Amida Butsu,
Namu Amida Butsu. »

Kokushi inclina la tête en signe d'approbation enthousiaste et dit : « Cette fois, vous le tenez ! »

Cela fut rapporté par Kogaku Oshō dans ses notes.[13] Nous devons nous y reporter afin que naisse la réflexion.

Je parlerai maintenant des dix qualités essentielles[14]. Il s'agit de la forme, la nature, l'incarnation, le pouvoir, la fonction, la cause cachée, la cause extérieure, l'effet latent, l'effet manifeste et le fait que chacune soit inséparable des autres. Les dix mondes sont l'enfer, la faim, l'animalité, la colère, l'humanité, le ciel, le savoir, la réalisation, l'état de Bodhisattva et l'état de Bouddha.[15] Telles sont les dix qualités essentielles. Généralement, que ce soient les mondes de l'enfer, de la faim, de l'animalité, de la colère, de l'humanité, du ciel, ou les mondes de l'apprentissage, du savoir, de l'accomplissement, de l'état de Bodhisattva et de l'état de Bouddha, tous possèdent les dix qualités essentielles.[16]

13. *Kogaku Oshō* (1465-1548) : un moine de la secte Rinzai qui enseignait le zen à l'empereur Go-nara.

14. *Les dix qualités essentielles* peuvent, selon le *sutra* du lotus, se traduire également par « comme ceci » ou « ainsi », en d'autres termes, la « nature même » d'une chose.

En règle générale, une « créature vivante » après sa naissance ne peut pas être dépourvue de forme, aussi parlons-nous de la forme comme d'une qualité essentielle. Bien que la forme puisse prendre une multitude d'aspects, en tant que forme, elle n'en demeure pas moins la même. Lorsque la forme change, le son de la chanson change à son tour : le coucou chante le chant du coucou, le rossignol chante le chant du rossignol.

Est-ce que chacun d'eux, pour exprimer la spécificité de sa forme, change d'aspect au point de modifier le chant qu'il chante ? Il est évident que les coucous des montagnes et les rossignols des vallées possèdent un chant qui leur est propre. Mais il ne faut pas croire pour autant qu'invariablement le chant se modifie au gré de la forme. Le chant est quelque chose qui rend le contexte plus raffiné, et le contexte des mots est quelque chose que nous associons à la raison et qui nous permet de l'appréhender.

---

15. (page précédente) *Les dix mondes* peuvent également être expliqués comme les états ou les aspects qui ne changent pas et qui sont communs à toutes les formes de vie. Certains ont des noms différents, comme par exemple : la faim : le fantôme affamé (Skt Preta). Les degrés de souffrance et de tourment diffèrent. la colère : le démon (Skt Ashura). Les créatures esseulées qui dans la mythologie hindoue étaient en guerre permanente contre le dieu Indra. le ciel : royaume de Devas. Un endroit où les hommes méritants jouissent des récompenses d'un bon karma mais ne progressent pas vers l'illumination du Bodhisattva. (L'homme du) savoir : l'auditeur (Skt Sravaka). À l'origine un disciple qui a reçu en personne l'enseignement du Bouddha ; par extension, dans le bouddhisme hinayana, n'importe quel disciple de Bouddha. (L'homme de la) réalisation : (Skt Pratyeka-Bouddha). Celui qui vit à l'écart des autres hommes et qui ainsi atteint la conscience de la chaîne des causalités. *(Se référer à la note n° 7, p. 60)*. Contrairement au Bodhisattva, il est celui qui choisit de demeurer dans le cycle de la réincarnation pour aider les autres, autant que lui-même, à atteindre l'illumination. Comme le Sravaka, un Bodhisattva peut être un homme de loi ou un clerc.
16. *Les six qualités inférieures* demeurant dans le monde de l'illusion, les quatre qualités supérieures permettant d'atteindre l'illumination.

Si quelque chose a une forme, elle a aussi une nature. Bien que la nature de Bouddha soit toujours la même, la forme s'adapte à tout ce qui la reçoit, et ainsi varie.

Toutes les créatures vivantes possèdent la nature de Bouddha, il en va de même des créatures de l'enfer, des mondes de la colère et de l'animalité qui ainsi demeurent également inchangés. Cette explication se retrouve jusque dans les *sutra*.

Lorsque plusieurs miroirs sont disposés autour d'un piédestal avec une simple lampe posée en son centre, la lampe est visible dans chaque miroir. La lampe est unique, mais se reflète dans tous les miroirs. Ceci est un exemple de la nature de Bouddha, unique mais qui peut être reçue par toutes les créatures vivantes des dix mondes, y compris les affamés et les animaux. Tel est l'exemple des miroirs et de la lampe dans le *sutra* de la guirlande de fleurs.[17]

Incarnation signifie l'incarnation de la loi. Chez chacune des dix mille créatures, il y a à la fois l'incarnation et la fonction. La forme est née de l'incarnation ; puis, lorsqu'elle a accompli son destin, elle périt. L'incarnation quant à elle ne finit jamais.

Disons que la neige et la glace représentent la fonction, et que l'eau est l'incarnation. Lorsque l'eau se solidifie, elle se transforme en glace, mais lorsqu'elle fond à nouveau, elle redevient de l'eau comme à l'origine. Considérez l'eau comme l'incarnation.

Ceci est un exemple de la manifestation de l'incarnation lorsque les dix mille formes naissent de l'incarnation de la loi puis périssent.

L'homme ordinaire est incapable de voir au-delà de la forme. Il est incapable de percevoir ce qu'est l'incarnation. Lorsqu'une créature apparaît, il dit qu'elle s'est manifestée. Du point de vue de l'incarnation, nous disons qu'elle s'est manifestée lorsqu'elle est retournée à l'incarnation et ne peut plus être vue.

17. Skt Avatamasaka. En japonais : *Kegon Kyo*.

« La neige au plus haut des sommets,
La glace au fond des gouffres
Fondent, alors s'élève
Sur les contreforts le son :
De l'eau printanière. »

Telle peut être l'expression de l'incarnation. Si une créature possède forme, nature et incarnation, elle doit aussi disposer de puissance. La puissance est la force qui permet de fonctionner efficacement ; il s'agit de la force qui se cache derrière la réalisation de tous les phénomènes. Pour toutes les créatures, la puissance est ce qui permet l'accomplissement.

En montagne, la constance du pin qui demeure éternellement vert au milieu des luxuriantes feuilles vertes de l'été est souvent évoquée dans les chansons. C'est parce qu'il ne change jamais de couleur, des froidures de l'hiver aux orages des fins d'automne. Il reste constant même au plus froid de l'année, et c'est pour cette raison qu'il est chanté et considéré comme manifestant la qualité essentielle de la puissance.

C'est parce qu'il y a la puissance que la fonction accorde à toutes les créatures l'accomplissement. Lorsque l'homme avance sans relâcher ses efforts, apprenant un idéogramme chinois un jour puis un autre le lendemain, il devrait être capable d'accomplir n'importe quoi. Le concept de fonction devrait se comprendre au travers du proverbe. « Un voyage de plusieurs milliers de kilomètres commence avec le premier pas. »

Alors que sont données forme, nature, incarnation, puissance et fonction, tout ce qui est accompli peut l'être au gré des circonstances. Il s'agit de la cause latente. Si une chose n'est pas réalisée, c'est à notre propre détriment, car il n'existe rien qui ne puisse pas être réalisé. Sans la cause latente et la cause extérieure, l'homme ne pourra jamais approcher l'état de Bouddha.[18]

L'idéogramme chinois pour la cause latente peut également se lire « dépendre de. » Cela signifie que « dépendant » d'une chose, beaucoup d'autres choses peuvent être obtenues.

Au printemps, la cause latente réside dans l'action de répandre la semence sur le sol. Et, bien que la graine ait été profondément enfoncée en terre, si la pluie ou la rosée n'apporte pas sa contribution, rien ne sortira du sol. La contribution de la pluie ou de la rosée est considérée comme la cause extérieure. Avec l'aide de la pluie et de la rosée, les plantes pousseront et à l'automne on récoltera des fruits. Il s'agit alors de l'effet latent.

« Lorsque le cœur déborde
Et que rien ne peut le calmer,
Mon espoir repose
Sur les mille branches
Du chèvrefeuille.[19] »

Ce que le poème veut exprimer ici c'est que le fait de déposer une branche de chèvrefeuille est la cause latente du mariage. La médiation représente ensuite la cause extérieure, et, quand finalement le couple s'unit et donne bientôt naissance à des enfants, il s'agit d'un parfait exemple de l'effet latent.

De la même manière, si l'homme est appelé à devenir un Bouddha, s'il n'agit pas d'abord et avant tout en se conformant à la cause latente, il n'atteindra jamais l'état de Bouddha. Faites de la discipline la cause latente pour obtenir un jour l'effet latent.

18. (ci-contre) *L'état de Bouddha* (仏果 *bukka*), lit. « l'effet » (le fruit) de Bouddha. Dans les pages suivantes, les idéogrammes *ka* 果 (effet) et *ka* 菓 (fruit) ont permis, du fait de leur ressemblance, un certain nombre de calembours intraduisibles.

19. Dans le nord-ouest du Japon, il existait une coutume qui voulait qu'un soupirant place une branche de chèvrefeuille à l'entrée de la maison de sa bien-aimée. Si cette dernière acceptait de recevoir le galant, elle prenait la branche pour la disposer à l'intérieur de la maison. En cas de refus, il ne restait plus au prétendant qu'à déposer branche après branche. Il est dit que parfois leur nombre pouvait dépasser le millier.

Le mot « effet » possède ici le sens de « fruit. » Selon ce qui sera semé au printemps, on en récoltera le fruit à l'automne, un parfait exemple de l'état de Bouddha.

La cause extérieure a été soulignée dans la note ci-dessus.

« Le bateau, toutes voiles dehors,
A sûrement dépassé
Le cap de Wada,
Poussé par les vents
De la montagne de Muko. »

Le bateau est la cause latente, le vent la cause extérieure. Arriver à bon port est l'effet latent. Sans le bateau, il est impossible d'atteindre un autre port. Et, bien que le bateau existe, il est impossible de se passer du vent car il est la cause extérieure. On parle de l'harmonie entre la cause latente et la cause extérieure. Les vents de la montagne de Muko doivent être considérés comme la cause extérieure. Si l'homme souhaite devenir un Bouddha, il ne peut y parvenir sans la discipline de la cause latente.

« C'est parce que je les ai plantés,
Que je peux voir les fruits alourdir
L'extrémité de leurs branches,
Les branches grossissent
Couvertes de poires dans la baie d'Iki. »

Il s'agit à nouveau de l'effet latent.

Atteindre l'état de Bouddha, c'est comme planter des poiriers et les regarder pousser.

« Dans la baie d'Iki
Les branches grossissent

Couvertes de poires qui mûrissent,
De poires qui ne mûrissent pas ;
Ne sont-elles pas généreuses
Même dans leur sommeil ? »

Tel était le poème à l'origine. La baie d'Iki se trouve sur l'île de Ise.

L'effet manifeste :

« Attendez et vous verrez !
Quand vous, qui traitez les autres
Avec beaucoup de cruauté, vous essayerez d'aimer,
Vous comprendrez certainement
(Ce que je ressens.) »

Cette ode à l'amour signifie que « même si vous me traitez cruellement, il est impossible que vous soyez totalement indifférent à l'amour. Peut-être vous arrivera-t-il de connaître l'amour. Ce jour-là vous aurez ce que vous avez mérité. »

Si vous faites le bien dans cette vie, vous serez récompensé par le bien dans la prochaine. Si vous faites le mal, vous serez récompensé par le mal. Tel est l'effet manifeste. Si la cause latente est bonne, l'effet latent sera bon. Si la cause latente est mauvaise, l'effet latent sera mauvais. C'est comme un écho qui répond à une voix, ou une ombre qui accompagne une forme.

Que l'homme qui suit la discipline de la cause latente dans une vie soit récompensé dans la suivante est tout à fait naturel. Mais il peut également y avoir des occasions où une cause latente dans le présent s'accompagne d'un effet manifeste dans le présent, une cause latente dans le passé s'accompagne d'un effet manifeste dans le présent et une cause latente dans le présent s'accompagne d'un effet manifeste dans le futur. Le passage d'un monde à un autre est toujours possible et peut se

produire à n'importe quel moment sans qu'il soit possible de l'éviter. Il arrive également qu'il y ait simultanément une cause et un effet latents.

Nous pouvons donner l'exemple de la fleur qui est la cause latente et le fruit l'effet manifeste. Dans le cas du melon, la fleur et le fruit poussent en même temps. Sur le plant de riz, le fruit – ou plutôt la graine – et la fleur s'épanouissent à son extrémité. Ces quelques exemples peuvent nous aider à mieux comprendre.

Un caractère totalement indissociable. De la qualité essentielle qui est la forme à la qualité essentielle de l'effet manifeste, il ne peut y avoir d'interruption du début à la fin. Elles s'enchaînent de la racine aux branches et sont appelées les dix points. L'extrémité finale correspond à la fin ultime. Il s'agit alors des dix mondes. Toutes les créatures vivantes – mêmes le plus minuscule des vers – possèdent les dix qualités essentielles. Même les créatures inanimées n'y échappent pas.

Prenons l'exemple des châtaignes et des kakis. Dire qu'ils ne souffrent ni peine, ni chagrin est poser les choses du point de vue des humains. Il est évident que leur apparence implique naturellement douleur et tristesse.

L'apparition de la souffrance chez les plantes et les arbres n'est pas différente des démonstrations de la douleur chez les humains. Lorsqu'ils sont bien arrosés, ils grandissent et semblent heureux. Lorsqu'ils sont coupés et jetés au sol, la flétrissure de leurs feuilles n'est pas différente de la mort de l'être humain.

Leur peine et leur tristesse ne sont pas connues des êtres humains. Et lorsque les plantes et les arbres voient la tristesse des êtres humains, c'est exactement comme lorsque les êtres humains les regardent, ils doivent certainement penser que nous n'éprouvons ni peine ni tristesse. C'est tout simplement parce que nous ne connaissons rien aux affaires des plantes et des arbres, pas plus qu'eux aux nôtres. Ainsi en parlent les confucianistes dans leurs écrits.

Lorsque les plantes sont accotées aux barrières et aux murs en torchis du côté nord, elles se tournent vers le sud pendant toute leur croissance.

De cette observation, il apparaît clairement que les plantes savent ce qui est mauvais pour elles, bien qu'elles ne possèdent pas la vue.

Le lys qui se referme la nuit et s'ouvre pendant le jour est un autre de ces exemples qui convient à notre démonstration. En fait, le lys n'est pas unique, il n'est pas une plante, pas un arbre qui ne soit dépourvu de cette nature.

Ce n'est que parce que nous n'y prêtons pas attention, que nous passons à côté sans le voir. Ceux qui connaissent tout des plantes et des arbres sont des sages. Nous ne comprenons pas ces choses car nous avons des esprits étroits et conformistes.

Dire que quelque chose est sensible ou insensible est souvent le fait d'une grossière estimation. Il est vraisemblable que rien dans l'existence n'est dépourvu de sensibilité. Ne disons-nous pas que ces choses sont insensibles uniquement parce qu'elles ne présentent pas l'aspect des choses qui le sont ?

Il est dit que lorsqu'un poulet a froid, il cherche à s'envoler jusqu'au sommet des arbres, lorsqu'un canard a froid, il nage jusqu'au milieu de la mare. N'est-ce pas penser alors que, puisque le canard peut nager dans l'eau froide, il est insensible au froid, ou puisque le poulet peut s'envoler dans les arbres lorsqu'il a froid, il ne ressent pas le froid, lui non plus ?

L'eau est froide, et il est dit que c'est sa nature. Le feu est chaud, ce qui est considéré être sa nature. Du point de vue du feu, l'eau n'a pas de nature ; du point de vue de l'eau, le feu est dépourvu de nature. Bien que l'on puisse penser de cette façon, en fait, ils possèdent tous les deux une nature qui leur est propre. Nous ne pouvons affirmer que quelque chose est dépourvu d'une nature qui lui est propre.

Si nous observons de plus près tous les phénomènes, il nous est impossible de penser que quelque chose diffère réellement entre le ciel et la terre. Si nous notons des différences, ce n'est que la manifestation de l'étroitesse de notre vision.

C'est comme si le mont Fuji était caché par un arbre couvert de branches et d'un épais feuillage qui le rendraient invisible à mon regard. Mais comment le mont Fuji pourrait-il être caché par un simple arbre ? Ce n'est que l'étroitesse de ma vision et parce que l'arbre se trouve justement dans mon champ de vision que je ne peux voir le mont Fuji. Je continue à penser que l'arbre cache le mont Fuji. Mais ce n'est que parce que ma vision est limitée.

Ne pouvant appréhender le principe des choses, certains arborent un air entendu et critiquent ceux qui comprennent. Et alors qu'ils semblent se moquer des autres, ils se moquent en fait d'eux-mêmes. Au moins ceux qui comprennent vraiment doivent-ils le penser.

Prêtez toute votre attention au monde tel qu'il est aujourd'hui. La terre représente la mère et le ciel le père. Lorsque nous déposons la semence de la châtaigne ou du kaki dans la terre, le bourgeon apparaît bientôt, puis le fruit de la châtaigne ou du kaki pousse identique au fruit d'origine. C'est ainsi qu'il est élevé par un père et une mère. Dire qu'il est déposé indique qu'il s'agit de quelque chose qui vient d'ailleurs. Pour les êtres humains aussi la terre représente la mère et le ciel le père et le phénomène qui prend la forme d'un enfant est quelque chose qui est venu d'ailleurs pour être déposé.

Lorsque nous parlons de « méta-existence », nous ne faisons rien d'autre que de penser aux choses de l'existence présente. C'est pour cette raison que l'existence présente est aussi appelée « une existence. »

Lorsque l'existence présente arrive à son terme, elle est remplacée par ce que nous appelons la méta-existence. Puis, la méta-existence s'altère à son tour et survient l'existence suivante, ou réincarnation. Dans tous les cas, il n'y a absolument aucune altération de l'esprit présente dans le corps.

Alors qu'il est notion de corps même dans le cas de la méta-existence, il ne peut être perçu par les yeux de l'homme du fait de son opacité. Pour ce qui est de la méta-existence des hommes fermement attachés aux biens de ce monde, il y eut des cas où elle était perçue par certains.

Mais ceci dépassant l'entendement du commun des mortels, la plupart des hommes doutent de tels événements et préfèrent les attribuer à la métamorphose des renards et des ragondins, ou tentent de les justifier par des visions chimériques du monde des morts.

Ces deux situations peuvent également se produire. En admettant cela, nous ne devons pas considérer l'un ou l'autre de ces cas ni même les deux comme représentatifs de l'une ou de l'autre de ces situations. Les choses vraies appartiennent aussi à ce monde. De telles choses n'existent pas seulement dans la bouche des hommes. Elles ont souvent été évoquées sous la plume d'hommes ayant vécu dans le monde de la Voie et qui étaient eux-mêmes des hommes de la Voie. Incapables de mesurer la sagesse de ces hommes au travers de leurs écrits, nous pouvons mieux comprendre pourquoi le doute nous habite.

Lorsque nous voyons des choses au milieu d'un rêve, bien que nous ne les voyions pas avec les yeux et ne les entendons pas avec les oreilles qui nous ont été donnés à la naissance, nous pouvons très concrètement rencontrer des hommes, exprimer des idées, écouter leurs paroles, percevoir des couleurs et même avoir des relations sexuelles. Nous nous battons alors avec les événements de notre vie quotidienne et tandis que nous sommes sur le point d'assouvir nos désirs, nous nous réveillons.

C'est en nous réveillant que nous comprenons que ce n'était qu'un rêve. Au cours du rêve, à aucun moment, nous pensons « ce n'est qu'un rêve » ou « ce n'est pas réel. »

Pendant que dure le rêve, le corps est toujours vivant et prisonnier de ses limites. Il ne peut aller dans tous les lieux où il est appelé. Mais par la force de ses propres pensées, il est capable de voir ces lieux par le biais de leur représentation mentale.

Lorsque l'homme meurt et quitte son propre corps, il peut aller où il veut comme un chat libéré de la corde qui le retenait. Bien que les pensées de l'homme soient alors semblables aux pensées inhérentes au rêve, c'est comme si maintenant, il pouvait aller librement où bon lui semble.

Au cœur de l'obscurité profonde ou lorsque les portes et les fenêtres sont hermétiquement closes, l'homme entre en état de liberté. C'est parce qu'il perd alors toute forme.

Dans ce cas, bien que la forme persiste, il n'est plus question de corporalité mais plutôt de reflet comme lorsque la lampe et la lune se réfléchissent dans l'eau. Il n'existe alors nulle entrave.

Le corps agissant comme une barrière, l'homme ne peut pénétrer au cœur de son sanctuaire intérieur, mais l'esprit peut comprendre ce qui se passe au plus profond de lui, comme les pensées peuvent traverser la montagne d'argent ou le mur de fer.[20] Il est peu vraisemblable que ce mystère soit accessible au commun des mortels.

Les patriarches, comme Bouddha, l'avaient compris, mais l'homme ordinaire n'en a pas même connaissance. De cette méconnaissance naissent les doutes et la bêtise engendre la bêtise.

Il existe de nombreuses choses que je ne connais pas et comme je ne les connais pas, je dis tout simplement qu'elles n'existent pas. Disons que je connais six ou sept choses sur cent. Lorsque l'on me parle de celles qui restent, si je dis qu'elles n'existent pas, alors quatre-vingt-dix choses cessent d'exister. Mais si j'en connais quinze ou plus, parmi celles qui n'existaient pas auparavant, cinq ou six vont commencer à exister. Pour les hommes qui connaissent vingt ou trente choses différentes, le nombre des choses non-existantes se limite à seulement soixante-dix. Lorsqu'un homme connaît soixante ou soixante-dix choses sur cent, les trente ou quarante restantes sont alors comme les précédentes. Et lorsque l'homme connaît toutes les choses et pense qu'il n'y a rien qu'il ne connaisse pas, il ne fait que démontrer qu'il est encore dans l'ignorance.

Si l'homme avance, prenant connaissance des choses les unes après les autres, il peut parvenir à connaître toutes les choses. S'il existe quelque chose que quelqu'un connaît, il est impossible de dire que cette

20. Sites montagneux situés en Chine.

chose n'existe pas, mais si quelqu'un l'affirme néanmoins, ce n'est que parce qu'il est lui-même ignorant en la matière.

Un homme qui serait extrêmement bête pourrait finalement parvenir à la connaissance s'il possédait la foi. D'un autre côté, ne dit-on pas que « lorsqu'un art martial est à moitié maîtrisé, il peut causer de grands dommages » ?

Je crois comprendre que les cinq racines ne survivent pas à la méta-existence.[21] Car c'est l'instant où les cinq racines de notre existence présente sont transférées vers le sixième sens de la conscience. Les cinq racines perdent alors leur forme, mais leurs fonctions perdurent.

Puisque le sixième sens de la perception est la conscience, il ne possède pas de forme.[22] Mais comme il a la faculté d'entendre et de voir, au cours d'un rêve, alors que les yeux et les oreilles physiques ne sont plus d'aucune utilité, une forme différente se met en place qui permet de voir et d'entendre. Elle s'appelle la conscience car, bien que telle ou telle forme n'existe pas, sa fonction perdure.

Si la forme n'existe pas, et cela nous ne pouvons pas le savoir, il est préférable de dire simplement « voir » ou « entendre. » Car voir et entendre sont des fonctions qui peuvent être transférées vers la conscience pour atteindre un second niveau, les formes des cinq racines se trouvent alors écartées tandis que leurs fonctions demeurent accessibles à la conscience.

Bien que les cinq racines n'existent pas dans la méta-existence, la perception des cinq sens n'est pas différente de leur perception dans l'existence présente. Il est simplement impossible de le discerner de l'extérieur. Pour les personnes impliquées, tout est simplement comme

21. Les cinq racines sont les organes qui correspondent aux cinq sens : les yeux, les oreilles, le nez, la langue et le corps. *(voir la note 5, page 61)*.

22. La conscience (Skt Vijnana). Le sixième parmi les six sens de la perception (la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et la conscience) est l'esprit dans le sens le plus large car il s'agit de tous les pouvoirs mentaux, et en particulier, de la faculté de penser.

dans le monde réel. De plus, même si l'existence du corps n'est pas réfutée, elle devient si vague qu'il est difficile de la percevoir.

Lorsqu'un oiseau prend son envol dans un ciel dégagé, il devient de moins en moins visible au fur et à mesure qu'il s'élève dans le ciel et nous finissons par penser qu'il a disparu. Bien que nous ayons perdu de vue la forme, cela ne signifie pas que la forme de l'oiseau s'est évanouie et qu'elle n'existe plus. Nous ne la voyions plus car elle est devenue imperceptible.

Sa forme s'étant estompée pour devenir presque invisible, nous ne pouvons voir l'homme dans sa méta-existence. Une personne dans cet état peut nous voir comme elle nous voyait lorsqu'elle était vivante, mais les hommes ne le savent pas.

Lorsque les hommes qui ont commis de graves péchés se retrouvent dans l'état de méta-existence, leurs formes restent apparentes. Le reste du monde continue naturellement à les voir et leur donne le nom de fantômes ou autres esprits. Il ne s'agit pas là de quelque chose qui n'existe pas. Lorsque les hommes sont fermement attachés aux biens de ce monde, leurs formes ne s'atténuent pas le moins du monde.

C'est comme de faire bouillir un breuvage composé de plusieurs ingrédients pour obtenir une préparation médicinale. Si les ingrédients sont peu épais, le breuvage sera peu épais, si les ingrédients sont épais, le breuvage sera épais. Il est facile de déterminer ce qui entre dans leur composition. Un breuvage peu épais peut être pris pour de l'eau. S'il prend l'aspect de l'eau, les hommes ne sauront pas qu'il s'agit d'un breuvage et penseront que ce n'est que de l'eau.

Dans la méta-existence, la forme d'une personne fermement attachée aux biens de ce monde reste apparente. Mais la personne dont la forme s'estompe devient comme l'air et nous ne pouvons plus la voir. Nous ne pouvons pas la voir, mais elle peut nous voir.

Possédant une forme, je peux être vu. Lorsque leurs formes s'estompent, je ne peux plus les voir. L'exemple en est donné dans le *Ming-i Chi*, avec le grain d'orge. [23]

Avec un unique grain d'orge, il est possible de faire jaillir des bourgeons, et bien qu'ils possèdent les mêmes fonctions que le grain d'origine, si l'eau et la terre ne s'unissent pas, ils ne donneront jamais d'orge.

La conscience humaine et le monde objectif s'unissent pour que naissent les pensées les plus variées qui à leur tour donneront naissance à beaucoup d'autres. Issu de ces pensées, ce corps qui n'est que forme apparaît et se construit. Il ne s'agit pas simplement de quelque chose d'étrange descendu du ciel avec la pluie.

Commençant par une pensée unique qui n'a pas de commencement, prend vie la multiplicité des choses. Si vous considérez de plus près leur origine, une pensée unique sans commencement, vous découvrez qu'elles n'en ont pas. N'ayant pas d'origine, la naissance de l'infinie variété des choses peut être considérée comme un mystère.

23. (ci-contre) *Fan-i Ming-i Chi* : dictionnaire de Sanskrit chinois de la dynastie Sung qui compte sept chapitres.

TROISIÈME PARTIE



Taiaki

Les annales du sabre de Taia

Je suppose qu'en tant qu'artiste martial, je ne me bats pas pour gagner ou perdre, je ne suis pas concerné par la force ou la faiblesse, pas plus que je n'avance d'un pas ou ne recule d'un pas. L'ennemi ne me voit pas. Je ne vois pas l'ennemi. Pénétrant en un lieu où le ciel et la terre ne se sont pas encore séparés, où le yin et le yang ne se sont pas encore manifestés, je gagne rapidement et par nécessité de l'effet.[1]

Je « suppose » indique quelque chose dont je ne suis pas certain.

À l'origine, l'idéogramme possédait le sens de « couvercle. » Par exemple, lorsqu'un couvercle est posé sur une série de boîtes, bien que nous ne sachions pas exactement ce qu'elles contiennent, si nous usons de notre imagination, nous pouvons le deviner six ou sept fois sur dix. Ici aussi, je n'ai pas une certitude absolue, mais je suppose que cela doit être le cas. En fait, c'est la forme écrite que nous utilisons pour exprimer notre incertitude quant aux choses. Nous utilisons cette forme par humilité pour ne pas donner l'impression de tout connaître.

« Artiste martial » signifie ce que l'idéogramme indique.

Ne pas se battre pour gagner ou perdre, ne pas être concerné par la force ou la « faiblesse » signifie ne pas se gausser de la victoire ou s'alarmer de la défaite, et ne pas être concerné par les fonctions de la force et de la faiblesse.

1. Les paragraphes étaient composés dans leur ensemble en style chinois des plus laconiques et formaient le cœur du *Taiaki*. La partie la plus longue, placée entre ces derniers, était écrite en japonais et n'était en fait que l'exégèse des paragraphes chinois.

« Ne pas avancer d'un pas ou ne pas reculer d'un pas » signifie ne pas faire un pas en avant ou un pas en arrière. La victoire s'obtient sans avoir à bouger de l'endroit où vous êtes.

Le « me » de « l'ennemi ne me voit pas » fait référence à mon véritable moi. Il ne s'agit pas du moi perceptible.

Il est facile aux autres de voir le moi perceptible ; rares sont ceux qui peuvent discerner le moi véritable. C'est pourquoi je dis : « l'ennemi ne me voit pas. »

« Je ne vois pas l'ennemi ». Du fait que je ne m'attache pas à la vision personnelle du moi perceptible, je ne vois pas les qualités martiales du moi perceptible de l'ennemi. [2] Bien que je dise : « je ne vois pas l'ennemi, » cela ne signifie pas que je ne suis pas capable de voir l'ennemi campé devant mes yeux. Être capable de voir l'un sans voir l'autre est quelque chose de particulier.

En fait, le moi véritable est le moi qui existait avant la division du ciel et de la terre et avant même que le père et la mère ne soient nés. Ce moi est le moi intérieur, les oiseaux et les prédateurs, les plantes et les arbres et tous les phénomènes. C'est exactement ce que nous appelons la nature de Bouddha.

Ce moi n'a ni apparence, ni forme, et ne connaît pas de mort. Ce n'est pas un moi qui peut être perçu par les yeux du corps physique. Seul l'homme qui a connu l'éveil peut le voir. De cet homme, il est dit qu'il a perçu sa propre nature avant de devenir un Bouddha.

Il y a fort longtemps, celui qui fut honoré dans ce monde se réfugia dans les montagnes enneigées, et après avoir passé six années de souffrance, il parvint à l'éveil. [3] Il s'agit de l'éveil du moi véritable.

2. Vision personnelle est un terme bouddhiste qui signifie vision individuelle fondée sur l'idée erronée que l'ego, ou le moi personnel, est une réalité qui peut percevoir les choses de manière réaliste.

3. Celui qui fut honoré dans ce monde est l'un des dix titres donnés à Shakyamuni, le Bouddha historique. Les montagnes enneigées font référence aux chaînes de l'Himalaya.

L'homme ordinaire n'a pas la force de la foi et ne peut persévérer pendant trois voire cinq années. Mais ceux qui étudient la Voie sont capables d'abnégation vingt-quatre heures sur vingt-quatre pendant dix ou vingt longues années. Ils acquièrent une foi que n'altère aucune faiblesse, ils parlent avec ceux qui possèdent la sagesse, et dédaignent l'adversité et la souffrance. Comme un père qui aurait perdu son enfant, leur résolution, une fois établie, ne souffre aucune altération. Ils réfléchissent beaucoup, les interrogations succédant aux interrogations. À la fin, ils parviennent à un état où même la doctrine bouddhiste et la loi bouddhiste s'évanouissent, et bientôt ils sont naturellement capables de percevoir « cela. »

« Pénétrant en un lieu où le ciel et la terre ne se sont pas encore séparés, où le yin et le yang ne se sont pas encore manifestés, je gagne rapidement et par nécessité de l'effet » signifie poser son regard en un lieu qui existait avant que le ciel ne devienne le ciel et la terre ne devienne la terre, avant que le yin et le yang ne se manifestent. Il s'agit de n'utiliser ni la pensée, ni la raison et de regarder droit devant soi. De cette manière, le temps viendra immanquablement où vous gagnerez beaucoup d'effet.

> « Bon maintenant, l'homme accompli utilise le sabre mais ne tue pas les autres. Il utilise le sabre et donne vie aux autres. Lorsqu'il est nécessaire de tuer, il tue. Lorsqu'il est nécessaire de donner la vie, il donne la vie. Lorsqu'il tue, il le fait en restant totalement concentré ; lorsqu'il donne la vie, il le fait en restant totalement concentré. Sans se préoccuper du bien ou du mal, il est capable de voir ce qui est bien et ce qui est mal ; sans essayer de faire la différence, il est capable de bien faire la différence. Marcher sur l'eau n'est pas différent de marcher sur terre, et marcher sur terre n'est pas différent de marcher sur l'eau. S'il est capable d'obtenir sa liberté, personne sur terre ne pourra le rendre perplexe. Dans toute chose, il sera supérieur à ces condisciples. »

« L'homme accompli » est l'homme qui est accompli dans les arts martiaux.

« Il utilise le sabre, mais ne tue pas les autres » signifie que malgré qu'il ne se serve pas du sabre pour tuer les autres, lorsque les autres se trouvent confrontés à ce principe, ils prennent peur et sont dès lors et de leur propre chef des hommes morts. Il n'est nul besoin de les tuer.

« Il utilise le sabre et donne la vie aux autres » signifie que tandis qu'il se bat contre son adversaire avec un sabre, il laisse l'homme libre de ses mouvements tout en l'observant aussi longtemps qu'il lui paraît nécessaire.

« Lorsqu'il tue, il le fait en restant totalement concentré ; lorsqu'il donne la vie, il le fait en restant totalement concentré » signifie que lorsqu'il donne la vie ou la retire, il le fait en toute liberté, dans un état méditatif qui démontre une totale concentration, tandis qu'il demeure dans cet état méditatif, il ne fait plus qu'un avec l'objet de sa méditation.

« Sans se préoccuper du bien ou du mal, il est capable de voir ce qui est bien et ce qui est mal ; sans essayer de faire la différence, il est capable de bien faire la différence. » Cela signifie qu'en ce qui concerne son art martial, il n'y fait pas référence pour décider de ce qui est « correct » ou « incorrect », mais est capable de déterminer ce qui l'est. Il n'essaie pas de juger des choses, mais peut le faire sans problème.

Si nous déposons un miroir, la forme de ce qui advient à se trouver devant le miroir se reflète dans ce dernier et peut être vu dans le miroir. Tandis que le miroir agit ainsi sans y penser, les formes les plus variées se trouvent clairement réfléchies, sans discrimination aucune. En faisant de son esprit un miroir, l'homme qui pratique les arts martiaux ne sera pas tenté de faire la différence entre le bien et le mal, mais selon l'éclat du miroir de son esprit, il sera capable de juger du bien et du mal sans y consacrer ne serait-ce qu'une pensée.

« Marcher sur l'eau n'est pas différent de marcher sur terre, et marcher sur terre n'est pas différent de marcher sur l'eau ». La signification de

cette phrase ne pourra être comprise par quelqu'un qui n'aurait pas connu l'éveil et qui ne saurait pas quelle est la véritable source de l'humanité.

Si le sot foule le sol comme il marche sur l'eau, lorsqu'il marche sur le sol, il risque de tomber face contre terre. S'il marche sur l'eau comme il marche sur terre, lorsqu'il se déplace effectivement sur l'eau, il peut croire qu'il est réellement capable de marcher n'importe où. L'homme qui sait faire abstraction de la terre et de l'eau devrait, de par le fait, parvenir à concevoir ce principe et cela pour la première fois.

« S'il est capable d'atteindre cette liberté, il ne sera jamais embarrassé par quiconque sur terre ». C'est pourquoi, le guerrier qui, en choisissant la Voie des arts martiaux, est capable d'atteindre cette liberté, ne se trouvera jamais dans une impasse lorsqu'il s'agira de décider d'une action, et cela quelle que soit la situation qu'il devra affronter.

« En toutes choses, il sera supérieur à ses condisciples » signifie qu'il ne trouvera nul égal dans le monde, il sera comme Shakyamuni qui disait : « Au plus haut des cieux, sur terre ici bas, je suis unique, je suis l'honoré. »[4]

> « Souhaitez-vous parvenir à cela? Lorsque vous marchez, que vous vous arrêtez, que vous vous asseyez ou demeurez couché, lorsque vous parlez ou que vous gardez le silence, lorsque vous prenez le thé ou mangez du riz, vous ne devez jamais relâcher vos efforts, vous devez rapidement fixer des yeux votre objectif, et redoubler d'attention en surveillant tout ce qui entre ou sort. Ainsi vous regarderez les choses bien en face. Tandis que les mois passeront et que les années s'ajouteront aux années, il vous semblera voir apparaître d'elle-même une lumière au plus noir de l'obscurité. Vous atteindrez la sagesse sans l'aide d'un professeur et

4. Il est dit qu'à sa naissance, Shakyamuni fit sept pas dans chacune des quatre directions, leva la main droite vers les cieux et prononça ces mots.

> vous vous découvrirez un pouvoir mystérieux que vous n'aurez nullement recherché. C'est à ce moment précisément, que sans s'écarter de l'ordinaire, il le transcendera. À ceci, je donne le nom de "Taia". »

« Souhaitez-vous parvenir à cela ? » « Cela » fait référence à ce qui est expliqué plus haut, aussi la question est-elle de savoir si vous souhaitez obtenir la signification de ce qui précède.

« Lorsque vous marchez, que vous vous arrêtez, que vous vous asseyez ou demeurez couché ». Ces quatre actions – marcher, s'arrêter, s'asseoir, se coucher – sont appelées les quatre dignités.[5] Tous les hommes sont concernés.

« Lorsque vous parlez ou que vous gardez le silence » signifie en discutant de choses et d'autres ou sans prononcer une seule parole.

« Lorsque vous prenez le thé ou mangez du riz » signifie en buvant du thé ou en mangeant du riz.

« Vous ne devez jamais relâcher vos efforts, vous devez rapidement fixer des yeux votre objectif, et redoubler d'attention en surveillant tout ce qui entre ou sort. Ainsi vous regarderez les choses bien en face. » Cela signifie que vous ne devez jamais être négligent et relâcher vos efforts et que vous devez sans cesse vous remettre en question. Vous devez rapidement fixer des yeux l'objectif et vous interroger constamment et de manière approfondie sur ces principes. Allez toujours de l'avant, en tenant ce qui est juste pour juste et ce qui est mal pour mal puisque ce principe se retrouve en toute chose.

« Tandis que les mois passeront et que les années s'ajouteront aux années, il vous semblera voir apparaître d'elle-même une lumière au plus noir de l'obscurité » signifie que vous devez continuer sans jamais

5. Ce terme bouddhique fait référence à des situations dans lesquelles l'homme inspire le respect par son maintien. Les quatre dignités sont représentatives de chacun des différents états de l'homme dont le nombre est évalué à quatre-vingt mille.

cesser de poursuivre vos efforts et que de cette façon, alors que vous avancez, ajoutant les mois aux années, ce principe sera acquis progressivement, résultat de vos seuls efforts, et vous aurez soudain l'impression d'apercevoir le halo d'une lanterne par une nuit sans lune.

« Vous atteindrez la sagesse sans l'aide d'un professeur » signifie que vous allez acquérir cette sagesse fondamentale sans qu'elle vous ait jamais été transmise par un professeur.

« Vous vous découvrirez un pouvoir mystérieux que vous n'aurez nullement recherché. » La conscience étant toujours la source des œuvres de l'homme ordinaire, ces dernières appartiennent toutes au monde des phénomènes créés et impliquent invariablement la souffrance. Dans le même temps, les actions qui ne sont pas créées sont générées par la sagesse fondamentale, et sont les seules actions naturelles et pacifiques. [6]

« C'est à ce moment précisément » signifie à ce moment précis. C'est-à-dire le moment où l'homme reçoit la sagesse sans le soutien d'un professeur et qu'il génère un pouvoir mystérieux sans qu'il l'ait recherché.

Le sens de « sans s'écarter de l'ordinaire, il le transcendera » est que ce pouvoir mystérieux non créé n'est pas généré par quelque chose d'extraordinaire.

Du fait que seules les actions quotidiennes au caractère banal peuvent devenir non-créées, ce principe ne se dément jamais, et ne se différencie pas de l'ordinaire. Ce qui revient à dire que les actions ordinaires dans ce monde de phénomènes créés au quotidien par l'homme ordinaire sont totalement différentes. C'est pourquoi il est dit que « sans s'écarter de l'ordinaire, il le transcendera. »

« À ceci, je donne le nom de *Taia*. » *Taia* est le nom d'un sabre (chinois ancien) qui n'a d'égal sous les cieux. Ce sabre couvert de joyaux est réputé pouvoir trancher n'importe quoi, du métal et de l'acier trempé

6. « Les phénomènes créés » sont le résultat de la loi du karma ; les « non-créés » sont indépendants de toute action, des mots ou de la volonté.

les plus durs, aux pierres et aux diamants les plus compacts. Sous les cieux, il n'existe rien qui puisse égaler cette lame. L'homme qui obtient ce pouvoir mystérieux non-créé restera inflexible face au commandant d'une armée des plus impressionnantes ou de forces ennemies constituées de milliers d'hommes. De la même façon, rien ne pourra entraver la lame du fameux sabre. C'est pour cette raison que j'appelle la force de ce pouvoir mystérieux le sabre de Taia.

> « Tous les hommes sont équipés du sabre tranchant de Taia, et en chacun d'eux il existe dans son intégralité. Ceux qui en sont conscients sont redoutés même des Maras, mais ceux pour qui cela demeure obscur sont abusés même par les hérétiques. [7] En premier lieu, lorsque deux hommes de force égale se rencontrent sabre au poing, il ne peut y avoir d'issue au combat ; c'est comme lorsque Shakyamuni tient une fleur à la main tandis que Kashyapa lui renvoie un subtil sourire.[8] En second lieu, lever le premier et comprendre les trois autres, ou distinguer de subtiles

7. Mara est un démon, en sanskrit ce mot signifie littéralement « voleur de vie. » Il est fait référence ici au Deva Mara, qui de par sa position dans le sixième ciel s'oppose à la pratique du bouddhisme.

8. Kashyapa (Mahakashyapa), le plus avancé des dix principaux disciples en terme de disciplines ascétiques. Il devint le guide des disciples après la mort de Bouddha.

9. (page suivante) Le texte ici n'est pas clair. Grammaticalement, il semblerait renforcer l'exemple du « un et des trois autres », en faisant référence à Shakyamuni et à Kashyapa, mais ce n'est le cas ni dans les termes et le sens général, ni dans le dévelop - pement qui suit. La référence faite au « un et aux trois autres » vient probablement des *Analectes* de Confucius (7 :8) : « le Maître dit : 'Je ne donne pas l'éveil à ceux qui ne sont pas enthousiastes et je n'éduque pas ceux qui ne sont pas anxieux d'apprendre. Je ne me répète pas à ceux qui, lorsque je soulève un coin, ne reviennent pas après avoir soulevé les trois autres.' » La partie finale de la phrase appartient au *Pi Yen Lu*, une collection d'aphorismes zen, maximes et histoires des patriarches. « Lever le premier et comprendre les trois autres, distinguer de subtiles différences de poids sans l'aide des yeux – sont le thé et le riz ordinaires des moines bouddhistes. »

> différences de poids sans l'aide des yeux sont autant d'exemples de capacité ordinaire. [9] Dès lors qu'un homme maîtrise ceci, il peut vous couper en trois morceaux dans l'instant avant même que le premier soit levé et que les trois autres aient compris. Et qu'en serait-il si vous vous trouviez face à lui ? »

« Tous les hommes sont équipés du sabre tranchant de Taia, et en chacun d'eux il existe dans son intégralité. » Cela signifie que le fameux sabre de Taia, qu'aucune lame sous les cieux ne peut égaler, n'est pas donné uniquement aux autres. Tout le monde, sans exception, en est pourvu. Approprié pour tous, il l'est dans son intégralité.

C'est une question d'esprit. Cet esprit n'est pas né avec vous et ne mourra pas lors de votre mort. Cela étant, il est dit être votre visage originel. [10] Le ciel ne peut le dissimuler. La terre ne peut le soutenir. Le feu ne peut le brûler, pas plus que l'eau le mouiller. Même le vent est incapable de le pénétrer. Il n'existe rien sous les cieux qui puisse l'obstruer.

« Ceux qui en sont conscients sont redoutés même des Maras, mais ceux pour qui cela demeure obscur sont abusés même par les hérétiques. » Pour l'homme qui a connu l'éveil et est parfaitement conscient de son visage originel, il n'y a rien dans l'univers qui puisse obscurcir ou obstruer sa vision. Aussi bien qu'il n'y ait aucun moyen d'arrêter le pouvoir surnaturel des Maras, un homme comme celui-là étant capable de voir au plus profond de ses propres intentions, les Maras le craignent et l'évitent ; ils hésitent à s'approcher. Au contraire, l'homme perdu, pour qui le visage originel demeure un obscur concept, accumule les pensées confuses et les désillusions, qui pourtant semblent le poursuivre. Les hérétiques peuvent facilement abuser et tromper de tels hommes.

« Lorsque deux hommes de force égale se rencontrent sabre au poing, il ne peut y avoir d'issue au combat. » Le sens de ceci est que lorsque

10. Le visage originel est la nature primitive de l'esprit, qui n'est pas encore souillé par les affaires des hommes et par leurs intentions.

deux hommes pénétrés de leur visage originel se rencontrent, chacun d'eux est armé du sabre de Taia, et quand ils se font face, il est impossible d'entrevoir une issue à leur confrontation. Interrogé sur tout ceci, n'importe quel homme serait tenté de faire référence à la rencontre de Shakyamuni et de Kashyapa.

« Shakyamuni tenant une fleur à la main tandis que Kashyapa lui renvoie un subtil sourire. » Alors que Shakyamuni était sur le point de mourir, les hommes qui se rassemblèrent sur le pic de Gridhrakuta virent qu'il tenait à la main une humble fleur de lotus rouge. Il la présenta aux quatre-vingts mille moines et tous demeurèrent sans voix. Seul Kashyapa sourit. Sachant dès lors que Kashyapa venait de connaître l'éveil, Shakyamuni l'investit de la juste doctrine, celle qui ne repose sur aucun écrit et qui est transmise sans enseignement, puis il lui confia le sceau du Bouddha. [11]

Depuis cette époque, la juste doctrine a été transmise en Inde par vingt-huit Bodhidharmas successifs. En Chine, elle est passée des Bodhidharmas au sixième patriarche, le maître zen Ta Chien après six transmissions successives. [12]

Dès que le maître zen se réincarna en Boshisattwa, la loi bouddhique devint florissante en Chine, étendant ses ramifications. Rapidement furent promulguées les cinq Maisons et les sept Sectes. La juste

11. Ne pas se reposer sur des écrits et transmettre sans enseigner sont deux concepts importants du zen. Ils soulignent le principe selon lequel il est préférable d'étudier sa propre nature plutôt que de se fier à des écrits ou aux enseignements des autres.

12. Bodhidharma : le premier patriarche du bouddhisme Ch'an (Zen) en Chine, il est dit qu'il vint en Chine après avoir quitté l'Inde en 470 ou 520 apr. J.-C. Ta Chien (637-713) : communément connu sous le nom de Hui Neng, il est une figure marquante de l'évolution du zen.

13. (page suivante) Les « cinq Maisons et les sept Sectes » sont les différentes sectes du bouddhisme zen. Daiō Kokushi (1234-1308) : un moine de la secte Rinzai qui étudia le bouddhisme en Chine. Daitō Kokushi (1282-1337) : disciple de Daiō Kokushi qui est considéré comme le fondateur du Daitokuji. Nai Chi Hsü T'ang (1185-1269) : aussi connu sous le nom de Hsü T'ang Chih Yü était un moine chinois du bouddhisme linchi.

doctrine fut ensuite transmise aux prêtres japonais Daiō et Daitō, par le prêtre Nai Chih Hsü T'ang. [13] La transmission s'est perpétuée sans interruption de maître à disciple jusqu'à nos jours.

Il n'est pas facile de parvenir à la doctrine du « tenant une fleur... un sourire subtil » qui peut être difficilement expliquée par de simples conjectures. L'homme doit boire au souffle de tous les Bouddhas tout en avalant sa propre voix.

Bien qu'il n'y ait aucun moyen d'exprimer ce principe, si vous êtes pressé de le faire, il est possible de recourir à l'exemple de l'eau que l'on ôte d'un récipient pour la verser dans un autre de façon à ce que les eaux se mêlent et ne puissent plus être séparées. C'est l'instant où les yeux de Shakyamuni et de Kashyapa se sont rencontrés pour ne plus faire qu'un. Il n'est plus question de relativité.

Parmi tous les artistes martiaux, et cela quelle que soit la discipline, il n'y en a pas un sur cent mille qui ait compris la portée du « tenant une fleur... un sourire subtil. » Cependant, même lorsqu'un homme fait preuve d'une détermination inébranlable en cherchant vraiment à comprendre, pas moins de trente années pourront se révéler nécessaires et force discipline. Se fourvoyer alors ne serait pas seulement pour lui la preuve d'un manque de maîtrise dans les arts martiaux; il entrerait en enfer à la vitesse de la flèche tirée d'un arc. C'est une éventualité vraiment effrayante.

« Lever le premier et comprendre les trois autres » signifie que dès qu'une partie est rendue visible, les trois autres sont immédiatement compréhensibles.

Distinguer de subtiles différences de poids sans l'aide des yeux. Distinguer... sans l'aide des yeux se rapporte à la fonction des yeux, c'est-à-dire à leur capacité de mesurer. Les différences de poids sont très subtiles. [14] L'homme qui est capable d'évaluer le poids de l'or et de

14. Le texte d'origine définit ici les systèmes de mesure de l'époque Edo qui servent d'exemples.

l'argent d'un simple coup d'œil et qui ne se trompe pas d'un gramme est un homme habile et talentueux.

« Autant d'exemples de capacité ordinaire » signifie que les hommes qui possèdent cette capacité ne sont que des hommes ordinaires et que leur nombre est légion, il n'est donc nul besoin d'en faire toute une histoire.

« Dès lors qu'un homme maîtrise ceci, il peut vous couper en trois morceaux dans l'instant avant même que le premier soit levé et que les trois autres aient compris. » Cela fait référence à l'homme qui a connu l'éveil et qui sait pourquoi Bouddha est apparu au monde. C'est lui qui vous coupera en trois morceaux dans l'instant avant même que le premier soit levé, que les trois autres aient compris, ou avant que la moindre indication ne soit perceptible. Je suppose que lors d'une telle rencontre rien ne peut être entrepris.

« Et qu'en serait-il si vous vous trouviez face à lui? » Lors d'une confrontation en face à face, un homme qui aurait atteint une telle célérité et une telle fluidité, serait capable de porter une coupe si facilement que son adversaire ne saurait jamais que sa tête est déjà tombée.

> « En fin de compte, un homme de cette trempe n'expose jamais la pointe de son sabre. Sa vitesse – même l'éclair ne peut rivaliser avec lui. Sa brièveté – il est parti avant même que souffle le vent furieux de l'orage. Dès lors qu'il est dépourvu de ce pouvoir, l'homme se retrouvera bientôt empêtré et déboussolé, il brisera son propre sabre ou se blessera la main et se révélera des plus maladroits. Il n'est pas possible de pressentir tout cela en s'appuyant sur de simples impressions ou en se référant à un savoir. La transmission ne peut se faire au travers des mots ou des discours, aucune doctrine ne l'enseigne. Telle est la loi qui régit la transmission au-delà de tout enseignement. »

« En fin de compte, un homme de cette trempe n'expose jamais la pointe de son sabre » signifie qu'un maître ne présente jamais la pointe de son sabre et cela même au début du combat.

« Sa vitesse – même l'éclair ne peut rivaliser avec lui. Sa brièveté – il est parti avant même que souffle le vent furieux de l'orage. » Pour ce qui est de la vitesse de la technique, cela signifie que même l'éclair, qui a déjà disparu au moment où vous pensez le voir, ne peut s'immiscer dans les mouvements de cet homme. Quant à sa brièveté, elle a disparu encore plus vite que les minuscules grains de sable qui sont balayés par le souffle de l'orage.

« Dès lors qu'il est dépourvu de cette tactique, l'homme sera bientôt empêtré et déboussolé… » signifie que sans cette capacité, si l'homme se préoccupe, ne serait-ce qu'un instant, du geste permettant de lever le sabre ou s'il s'attache, ne serait-ce qu'un instant, à concentrer son esprit…

« Il brisera son propre sabre ou se blessera la main et se révélera des plus maladroits » signifie qu'il finira par casser définitivement la pointe de son sabre, qu'il ne réussira qu'à se couper la main et qu'il aura très peu de chance d'être un jour considéré comme un expert.

« Il n'est pas possible de pressentir tout cela en s'appuyant sur de simples impressions » ou en se référant à un savoir. « Impressions ou savoir » fait référence au savoir et à la capacité de discernement du cœur humain. « Pressentir » signifie estimer et évaluer la situation. Cela signifie que malgré tous les efforts que vous pourrez faire pour estimer ou évaluer la situation par le biais de vos impressions et en vous appuyant sur votre savoir, ils ne vous seront d'aucune utilité. Aussi, abandonnez l'idée d'estimer ou d'évaluer la situation.

« La transmission ne peut se faire au travers des mots ou des discours, aucune doctrine ne l'enseigne ». Pour un maître d'arts martiaux, il n'existe pas de mot qui puisse exprimer cette réalité. De plus, il n'existe aucun moyen d'enseigner ou d'apprendre au travers d'une doctrine comment placer sa garde et où frapper.

« Telle est la loi qui régit la transmission au-delà de tout enseignement. » La transmission ne peut se faire par le biais des mots, quelle que soit la méthode utilisée, cette capacité ne peut être enseignée. C'est pour cette raison que la doctrine est appelée « transmission au-delà de tout enseignement. » Cette doctrine ne requiert pas les enseignements d'un professeur, elle s'appuie purement et simplement sur l'éveil de chaque individu et sur la réalisation de son propre moi.

> « Il n'existe pas de règle établie qui permette de manifester ce grand pouvoir. Une action méthodique, une action à contre-courant – même le ciel ne saurait le déterminer. Alors quelle est la nature de tout ceci ? Les anciens disaient : “Lorsqu'une maison n'est pas ornée de la peinture d'un Pai Che, c'est comme si elle était dépourvue de fantôme.” Lorsqu'un homme a su forger son caractère pour parvenir à comprendre ce principe, il peut tout contrôler sous les cieux avec son seul sabre.
>
> Souhaitons à ceux qui tentent de l'étudier, qu'ils ne soient pas mal avisés. »

« Il n'existe pas de règle établie qui permette de manifester ce grand pouvoir. »[15] Si le « grand pouvoir » de la loi de la transmission au-delà de l'enseignement devait se manifester à vous, il le ferait en toute liberté sans avoir recours à une règle donnée. Et bien qu'il soit appelé « grand pouvoir, » il s'étend dans les dix directions et n'omet aucun lieu, pas même l'extrémité d'un poil de lapin. Une règle donnée est une loi ou un règlement ; il n'existe aucune loi, aucun règlement qui puissent façonner les choses qui concernent la manifestation du grand pouvoir.

« Une action méthodique, une action à contre-courant – même le ciel ne saurait le déterminer. »[16] L'homme qui manifeste ce grand pouvoir,

15. Tiré du *Pi Yen Lu* : « Il n'existe pas de moyen déterminé pour manifester cette grande capacité. »

qu'il agisse de manière ordonnée ou de manière désordonnée, le fait toujours en toute liberté, faisant fi de tous les obstacles.

« Alors quelle est la nature de tout ceci? » indique que confronté à quelqu'un, il faut s'enquérir de la nature réelle de cette chose.

Les anciens disaient: « Lorsqu'une maison n'est pas ornée de la peinture d'un Pai Che, c'est comme si elle était dépourvue de fantôme. » Telle est la réponse à la question précédente.

Le Pai Che est un animal à corps de vache et tête d'homme, différent de tous les animaux connus. Il se nourrit des rêves et des infortunes. En Chine, il est représenté par des peintures qui sont suspendues à l'entrée des maisons ou aux poutres intérieures. En clair, le fait de posséder une représentation du Pai Che permet d'écarter le malheur.

L'homme dont la maison n'est pas hantée, ne songera jamais à suspendre une image du Pai Che dans un endroit quelconque de sa maison. Cela signifie que celui qui sait faire usage d'actions méthodiques aussi bien que d'actions inattendues, du fait que même le ciel ne peut déterminer ce qu'il a à l'esprit, est capable de totalement transcender la peine et le plaisir. Il ne rencontre le malheur ni dans son corps, ni dans sa maison. De ce fait, son esprit n'aura nul besoin de l'image du Pai Che, et son monde sera celui de la beauté.

« Lorsqu'un homme a su forger son caractère pour parvenir à comprendre ce principe, il peut tout contrôler sous les cieux avec son seul sabre. » Cela signifie que si l'homme se discipline de la sorte, forgeant méthodiquement le métal pur, et cela des milliers de fois, il pourra se libérer dans l'instant, aussi rapidement qu'il dégaine son sabre, il deviendra alors comme le fondateur de la dynastie Han qui contrôlait tout sous les cieux avec son seul sabre.

16. (ci-contre) Tiré du *Cheng Tao Ko* et selon toute vraisemblance du *Hsin Hsin Ming*, deux traités de zen de la première époque. Ces sources disaient respectivement: « action à contre-courant, action méthodique – même le ciel ne saurait le déterminer, » et « si vous souhaitez qu'il se manifeste, ne pensez pas ordre ou contradiction. »

« Souhaitons à ceux qui tentent de l'étudier qu'ils ne soient pas mal avisés. » Ceux qui étudient le principe mystérieux de ce sabre ne devraient pas s'attacher à des notions irréfléchies, mais devraient plutôt s'efforcer d'élever leur propre quête. À aucun moment, ils ne devront laisser place à la moindre négligence et devront constamment redoubler d'efforts.

BIBLIOGRAPHIE

SOURCES PRINCIPALES

IKEDA Satoshi, *Tokuma Shoten,* Fudōchishinmyōroku, Tokyo, 1940.
ISHIKAWA Shiratsuru, *Nihon no Zen Goroku, Vol. 13*, Kodansha, Tokyo, 1978.

SOURCES SECONDAIRES

Daihyakka Jiten, Vol. 16, Heibonsha, Tokyo, 1933.
Dai Nihon Hyakka Jiten, Vol. 11, Shogakukan, Tokyo, 1969.
KATO Shuichi, *A History of Japanese Literature, Vol. 2* (Histoire de la littérature japonaise, vol. 2), Kodansha International Ltd., Tokyo, 1983.
SANSOM G.B., *A History of Japan, 1515-1867* (Histoire du Japon, 1615-1867), Standford University Press, Stanford, 1963.
SANSOM G.B., *Japan : A Short Cultural History* (Japon : Brève histoire de la culture), Appleton-Century-Crofts, Inc., New York, 1943.
SMITH Bradley, *Japan : A History in Art* (Japon : Histoire de l'art), Doubleday and Company, Inc., Garden City, 1964.
SUZUKI Daisetz, *Zen and Japanese Culture* (Zen et culture japonaise), Princeton University Press, Princeton, 1959.
WILSON William S., *Ideals of the Samurai* (Les idéaux des samouraïs), Ohara Publications, Inc., Burbank, 1982.

TABLE DES MATIÈRES

Dans la même collection :

BUSHIDÔ, L'ÂME DU JAPON
NITOBE Inazo, traduction CHARLOT Emmanuel

L'ESPRIT INDOMPTABLE
TAKUAN Soho, traduction NICKELS-GROLIER Josette

GORIN-NO-SHÔ, écrits sur les Cinq Éléments
MUSASHI Miyamoto et NICKELS-GROLIER Josette

LE LIVRE DES CINQ ROUES, interprétation martiale
MUSASHI Miyamoto et KAUFMAN S. F., traduction NICKELS-GROLIER J.

LE SABRE DE VIE
YAGYÛ Munenori, traduction NICKELS-GROLIER Josette

HAGAKURE
YAMAMOTO Tsunetomo, traduction NICKELS-GROLIER Josette

LE CODE DE L'APPRENTI SAMOURAÏ
BUDÔ SHOSHINSHÛ
DAIDÔJI Yûzan, traduction NICKELS-GROLIER Josette

LES 20 PRÉCEPTES DIRECTEURS DU KARATE-DÔ
FUNAKOSHI Gichin et NAKASONE Genwa, traduction FEBO Alex

LES TROIS MAÎTRES DU BUDÔ
STEVENS John, traduction REYMOND Philippe, MELIN V. et PLÉE T.

TACTIQUES SECRÈTES
TABATA Kazumi, traduction NICKELS-GROLIER Josette

MUSASHI, LE SAMOURAÏ SOLITAIRE
WILSON William Scott, traduction FEBO Alex

LES 47 RÔNINS
SOULIÉ DE MORANT George

LE SERMON DU TENGU SUR LES ARTS MARTIAUX
CHOZANSHI Issai et WILSON William Scott, traduction NICKELS-GROLIER J.

www. budo.fr

Éditeur :
Budo Éditions — Les Éditions de l'Éveil
77123 Noisy-sur-École, France

Imprimeur :
Sepec
01960 Péronnas, France
Numéro d'impression : 05643130342

Dépôt légal : juillet 2007



Troisième édition

Zen / Arts martiaux

L'Esprit Indomptable

Takuan Sōhō

Dans leur ensemble, les trois écrits qui constituent cet ouvrage s'adressent à la classe des samouraïs et ont pour objet d'unifier l'esprit du zen à l'esprit du sabre. Le conseil donné mêle les aspects pratiques, techniques et philosophiques qui président à toute confrontation et apportent à l'individu la connaissance de soi, qui deviendra à terme un art de vivre. En établissant clairement l'unité du zen et du sabre, Takuan a influencé les écrits de grands maîtres qui continuent à être lus et leurs préceptes à être appliqués ; c'est le cas du *Heihō Kadensho* (*Le sabre de vie*) de Yagyū Munenori et surtout du *Gorin no Sho* (*Le Livre des Cinq Éléments* ou *des Cinq Roues*) de Miyamoto Musashi. Le style de ces hommes varie, mais leurs conclusions s'imprègnent d'un haut niveau d'introspection et de compréhension, qu'elles soient exprimées en termes de « liberté et de spontanéité » par Musashi, ou « d'esprit ordinaire qui ne connaît aucune règle » par Munenori ou encore « d'esprit indomptable » par Takuan.

Takuan Soho était un moine zen, calligraphe, peintre, poète, maître de l'art du jardin et de l'art du thé. Ses écrits sont toujours une source d'inspiration qui guide la conduite des Japonais contemporains, comme ils l'ont été au cours des quatre siècles passés. Conseiller et confident des plus grands comme des plus humbles, il semble avoir pénétré librement dans presque toutes les strates de la société, faisant profiter de ses enseignements le Shogun, mais aussi l'Empereur, et devient l'ami et le professeur du samouraï et artiste, Miyamoto Musashi.

www.budo.fr
édition papier ISBN 978-2-908580-87-7
édition numérique ISBN 978-2-84617-506-7

武道出版 BUDO *Éditions*